

BULLETIN

APHCQ

Association des professeurs et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Volume 13, numéro 1
Hiver 2007

Rencontres avec...

Pietro Boglioni

Michel Garneau

pages 7 à 12

**L'eau:
de l'Odyssée
à l'or bleu**

pages 9
et dernière
couverture

Dossier

Les années 50

pages 14 à 21
et pages 24-25



L'Association des professeures et professeurs d'histoire des collèges (APHCQ) est une association sans but lucratif incorporée en vertu de la loi sur les compagnies. L'APHCQ regroupe depuis 1994 les professeures et les professeurs d'histoire des collèges et des cégeps du Québec, qu'ils soient publics ou privés. On peut devenir membre associé de l'APHCQ même si on n'enseigne pas dans un collège.

Pour devenir membre, il suffit d'envoyer ses coordonnées (nom, adresse, institutions s'il y a lieu, téléphone, télécopieur, courriel) et un chèque de 50 \$ à l'ordre de l'APHCQ, à Jean-Louis Vallée, Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière, 115, boulevard Taché Est, Montmagny (Québec) G5V 4J8; courriel: jlvallee@cec.montmagny.qc.ca

Pour rejoindre l'association ou pour faire paraître un article, prière d'adresser toute correspondance à Martine Dumais, Cégep Limoilou, 8^e avenue, Québec (Québec) G1S 2P2; téléphone: (418) 647-6600, poste 6509; télécopieur: 647-6695; courriel: martine.dumais@climoilou.qc.ca

Adresse courriel du site de l'APHCQ:
aphcq@videotron.ca
Adresse électronique du site web:
http://www.aphcq.qc.ca

EXÉCUTIF 2006-2007 DE L'APHCQ:

Présidente et responsable du bulletin:
Martine Dumais
(Cégep Limoilou)
Directrice et secrétaire: Julie Gravel-Richard
(Collège François-Xavier-Garneau)
Directeur et webmestre: Gilles Laporte
(Cégep du Vieux Montréal)
Directeur: Bernard Olivier
(Collège Jean-de-Brébeuf)
Directrice: Emmanuelle Simonetti
(Collège Dawson)
Directeur et trésorier: Jean-Louis Vallée
(Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière)

En couverture: Petite Venise à Mykonos, Grèce (Martine Dumais) • Pont Rialto à Venise, Italie (Martine Dumais) • Vieux port de Dubrovnik, Croatie (Martine Dumais)

Sommaire

Vie associative	1
Des nouvelles de notre monde	2
Dossier I: Réflexion sur l'histoire	
• Quelle histoire occidentale pour quel Québec?	3
• Une génération sans mémoire?	4
Rencontre avec...	
• Entrevue avec Pietro Boglioni	7
• Rencontre avec Michel Garneau	10
Nous nous souvenons...	
• N'oublions pas Raoul Wallenberg	13
Dossier II: Les années 50	
• Réflexions sur la situation qui a mené à la guerre de Corée	14
• Chaplin et maccarthysme	17
• Georges-Émile Lapalme (1907-1985), le précurseur méconnu et mal-aimé	18
• Les années 50 au Québec-Canada et ailleurs dans le monde	24
D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous?	
• Le monde tel qu'il est	22
L'Histoire passe au grand écran	
• <i>Bobby</i> . Entre la tranche de vie et le récit moralisateur	23
• <i>Monsieur Battignole</i> . Un film attachant sur la collaboration et la résistance	24

Comité de rédaction

Marie-Jeanne Carrière
(Collège Mérici)
Jean-Pierre Desbiens
(Collège François-Xavier-Garneau)
Andrée Dufour
(Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu)
Martine Dumais, coordonnatrice
(Cégep Limoilou)
Linda Frère
(Cégep Limoilou, Cégep de Sainte-Foy
et Collège François-Xavier-Garneau)
Julie Gravel-Richard
(Collège François-Xavier-Garneau)
Mario Lussier
(Cégep Lévis-Lauzon)
Bernard Olivier
(Collège Jean-de-Brébeuf)
Jean-Louis Vallée
(Centre d'études collégiales de Montmagny,
Cégep de La Pocatière)

Collaborateurs spéciaux

Francine Audet
(Cégep Lévis-Lauzon)
Irwin Colter
(Université McGill)
Kevin Henley
(Collège de Maisonneuve)
Luc Laliberté
(Collège François-Xavier-Garneau)
Yvan Lamonde
(Université McGill)
Carol Lemire
(étudiant)
Gilles Lesage
(journaliste)
Thomas Schmidt
(Université Laval)
Emmanuelle Simonetti
(Collège Dawson)

BULLETIN



Association des professeures et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Conception et infographie

Ocelot communication

Impression

CopieXPress

Publicité

Martine Dumais
tél. 418-647-6600, poste 6509
mdumais@climoilou.qc.ca

Format des textes à être publiés.

- Fichier (MAC ou IBM PC) en Word ou Word Perfect, sauvegardé en format Word ou RTF.
- Le texte doit être saisi à double interligne, en caractères Times 12 points, à raison de 25 lignes par page, avec le moins de travail de mise en page possible.
- Une version imprimée ou un PDF correspondant à la version finale du fichier, doit obligatoirement accompagner tout texte fourni sur disquette ou par courriel.

Les auteurs sont responsables de leurs textes. Si vous avez des illustrations à proposer, faites-nous les parvenir ou faites-nous des suggestions appropriées.

ISSN 1203-6110

Dépôt légal: Bibliothèque du Québec
et Bibliothèque nationale du Canada

Prochaine publication: printemps 2007

Date de tombée pour les articles et les publicités: 15 avril 2007

Mot de la présidente

Une nouvelle année, tout comme la session d'hiver, est commencée depuis déjà deux mois. Permettez-moi tout d'abord, au nom de l'exécutif de l'APHQ, de vous souhaiter, avec du retard, une très belle année 2007. Qu'elle soit pleine de réussites, de rencontres enrichissantes et de belles surprises sur tous les plans, professionnel comme personnel.

Eh oui, déjà la session d'hiver 2007 ! Les professeurs d'histoire travaillent avec et dans la temporalité à chaque jour, donc nous connaissons assez bien Chronos. Pourtant il doit vous arriver de dire : que le temps passe vite... ! Et c'est probablement parce que vos journées et vos semaines sont bien remplies avec vos différentes activités d'enseignement (élaboration, prestation et correction pour vos cours), participations à des comités et des groupes dans votre institution ou à l'extérieur, accompagnement et encadrement des étudiants et étudiantes, de la recherche, des communications ou des publications, des efforts de rayonnement pour l'histoire, pour votre institution ou pour votre carrière... et participation à des activités de votre association. Nous osons vous proposer à quelques reprises durant l'année des activités pour ajouter à votre horaire bien chargé, mais c'est parce que nous croyons que ces rencontres ont des effets positifs pour notre

enseignement, pour le partage entre collègues et pour des relations inter-collèges intéressantes.

Ainsi cette année il y a eu à Québec le brunch automnal sur la Révolution française avec Ronald Gosselin, chargé de cours depuis plusieurs années à l'Université Laval. Près de 25 personnes ont participé à cette activité au Collège Méridi où nous recevons toujours un très bel accueil. Une autre activité (ouverte aux membres de toute la province) sera offerte le 18 mars dans la région de Montréal. À l'heure des « accommodements raisonnables », il s'agit d'une activité pour mieux connaître l'histoire des communautés juives d'ici. Nous remercions Emmanuelle Simony (Collège Dawson) pour avoir organisé cette rencontre. Par ailleurs, le mois de mars sera fort occupé puisque le 5 nous pourrions assister à la projection du film « 300 » de Zack Snyder s'inspirant des événements de la bataille grecque des Thermopyles au V^e siècle avant Jésus-Christ. Il s'agit de notre deuxième invitation pour le cinéma. Le mois de décembre dernier avait vu apparaître sur le forum une invitation aux membres de venir voir le film « Bobby » d'Emilio Estevez s'inspirant des événements autour de la mort de Bobby Kennedy en 1968. Vous trouverez d'ailleurs une analyse de ce film par Luc Laliberté (Collège F.-X. Garneau) dans le présent numéro. Nous remercions les distributeurs qui ont compris qu'il était intéressant de faciliter l'accès à de tels films à des professeurs d'histoire.

De plus, en lien avec une des demandes de l'assemblée générale de mai dernier, un comité ad hoc se réunira le 24 mars pour se pencher sur la question de l'arrimage avec le secondaire, notamment autour du nouveau programme de secondaires 1 et 2, qui pourrait avoir des répercussions sur notre enseignement du cours sur la civilisation occidentale. Les réflexions de ce comité serviront de base pour la table ronde sur le même sujet lors de notre colloque printanier.

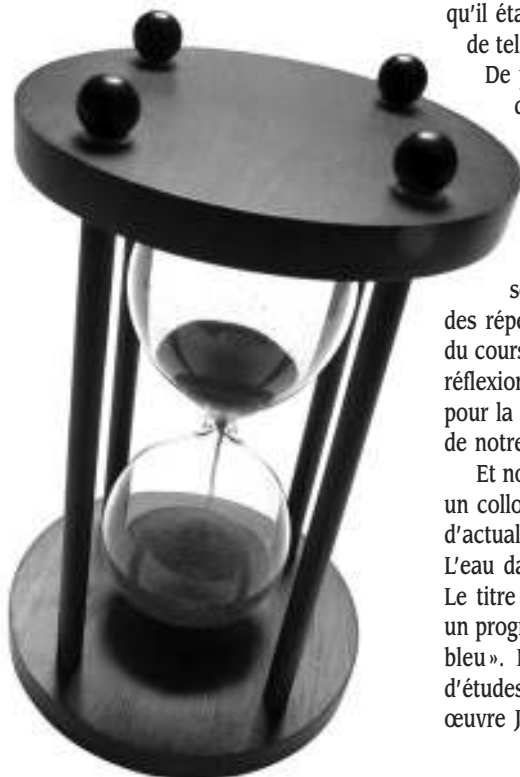
Et notre saison se terminera fin mai par un colloque autour d'une thématique bien d'actualité et fort bien choisie pour le site : L'eau dans l'histoire et l'histoire de l'eau. Le titre est lui-même est déjà en soi tout un programme : « L'eau : de l'Odyssée à l'or bleu ». Nous serons accueillis au Centre d'études collégiales de Montmagny, lieu où œuvre Jean-Louis Vallée, ancien président

de l'APHQ. Vous trouverez un article sur cette question à la page 9 du présent bulletin. Et pour vous rappeler la richesse de nos colloques, vous pourrez lire le texte de la conférence d'ouverture 2006 par Yvan Lamonde, de l'Université McGill, dans les pages qui suivent. Il s'agit donc là de plusieurs rendez-vous auxquels vous êtes et vous serez conviés dans les semaines à venir, n'oubliez pas de les inscrire à votre agenda.

Le numéro du bulletin que vous tenez entre vos mains contient aussi un dossier sur les années 50 autant ici (G.-E. Lapalme) qu'ailleurs (le maccarthysme, la Guerre de Corée par Bernard Olivier (Collège Jean-de-Brébeuf)). Dans ce cadre, nous sommes notamment très heureux d'accueillir un texte de Gilles Lesage, journaliste fort bien connu au Québec, écrit à notre demande sur Georges-Émile Lapalme, un homme politique de chez nous dont c'est le 100^e anniversaire de la naissance cette année et qui a marqué le Québec des années 50. Vous trouverez aussi une rencontre que nous avons eue avec Michel Garneau, homme de théâtre et poète, qui a écrit une pièce à partir d'un document historique, la première œuvre épique de l'histoire de l'humanité, soit l'Épopée de Gilgamesh. De plus, vous pourrez lire une première, une rencontre virtuelle avec Pietro Boglioni, médiéviste et professeur à l'Université de Montréal, que nous connaissons bien puisque nous avons eu l'occasion de l'entendre avec beaucoup de plaisir à deux de nos colloques, soit ceux de 2000 et 2006. Par ailleurs, nous remercions Francine Audet du Cégep de Lévis-Lauzon qui nous a fait parvenir un article sur la perception que les jeunes ont de l'histoire, sujet toujours d'actualité, que vous retrouverez dans le dossier intitulé « Réflexions sur l'histoire ». Au fil des pages, vous trouverez aussi d'autres articles tous très intéressants qui pourront nous inspirer.

Nous espérons donc vous voir nombreux et nombreuses à nos activités, vous membres de l'APHQ, qui atteignez pour cette année le chiffre de 100 personnes. Au plaisir de vous rencontrer lors de l'une de nos activités et n'oubliez pas de nous faire part de vos commentaires, ils sont précieux pour faire avancer la vie associative.

Martine Dumais
Présidente
Cégep Limoilou



Des réalisations individuelles... et collectives

- Christiane Fréchette (Cégep du Vieux-Montréal) a vu une de ses étudiantes, Claudia Burns, couronnée au dernier concours de la Société des Études anciennes du Québec (SEAQ) en 2006. Il s'agit de la 6^e année consécutive où un ou une étudiante du Vieux-Montréal se mérite un prix dans le cadre de ce concours.
- Andrée Dufour (Cégep Saint-Jean-sur-le-Richelieu) a publié « Les premières enseignantes laïques au Québec. Le cas de Montréal, 1825-1835 » dans *Histoire de l'éducation* (Paris), n° 109 (janv.-juillet 2006), p. 3-32. De plus, elle s'est meritée, conjointement avec Micheline Dumont, le Prix des Fondateurs 2006 de l'Association canadienne de l'éducation pour le meilleur livre original en langue française publié sur l'histoire de l'éducation au Canada entre 2004 et 2006. Il s'agissait de leur ouvrage *Brève histoire des institutrices au Québec de la Nouvelle-France à nos jours* (Montréal, Boréal, 2004).
- Gilles Laporte (Cégep du Vieux-Montréal) participe à une émission à la télévision de Radio-Canada le dimanche: « Canada en amour ».
- Mario Lussier (Cégep Lévis-Lauzon), et Jean-Louis Vallée (C.E.C. de Montmagny) ont participé à l'émission « Visions d'histoire » à Radio-Galilée (maintenant disponible sur internet à www.radio-galilee.com). Jean-Pierre Desbiens (Collège F.-X. Garneau) fera de même ce printemps.
- Danielle Nepveu, ancienne présidente de l'APHCQ, a accepté un nouveau défi en devenant adjointe à la direction des études, responsable des programmes et de la réussite au Collège Gérald-Godin.
- Le Cégep de Victoriaville, où travaille notre collègue Boris Déry, a inauguré de nouveaux locaux d'appartenance et d'encadrement pour ses étudiants et étudiantes et ses enseignants et enseignantes en Sciences humaines.

Quelques numéros de périodiques récents qui pourraient vous intéresser...

- *Cahiers de Science et Vie* n° 94 (août 2006): « La chute de Rome: le lent démembrement d'un empire ».
- *Les Collections de l'Histoire* n° 33 (octobre-décembre 2006): « Complots, secrets et rumeurs » (de la conjuration de Catilina à Staline, des rois maudits aux Jésuites, à la CIA et à Al-Qaïda).
- *Dossiers d'archéologie* n° 319 (janvier-février 2007): « L'architecture religieuse médiévale: art roman, art gothique, un nouvelle vision ».
- *GEO* n° 334 (décembre 2006): « L'Égypte antique » (dernières découvertes).
- *L'Histoire* n° 313 (octobre 2006): « dossier sur le capitalisme ».
- *L'Histoire* n° 314 (novembre 2006): « Guerres de religion: la vérité sur Catherine de Médicis ». (On y retrouve aussi un article intéressant sur « Budapest 1956: la révolution manquée »).
- *L'Histoire* n° 315 (décembre 2006): « L'affaire Judas: révélation ou mystification? »
- *Histoire antique*, hors-série n° 11 (octobre-décembre 2006): « Hannibal, le rêve inachevé »
- *Histoire antique* n° 29 (janvier -février 2007): « Auguste, l'art au service du pouvoir ».
- *Historia* n° 719 (novembre 2006): « Ô Jérusalem! Une terre pour deux peuples... ».
- *Le Monde de la Bible* hors-série (novembre-décembre 2006): « Les premiers pas du christianisme: Syrie, Arménie et Cappadoce ».
- *Le Monde de la Bible* n° 175 (janvier-février 2007): « Aux origines d'Israël ».
- *Le Monde des Religions*, hors-série n° 3 (automne 2006): « 20 clés pour comprendre le christianisme » (des articles sur Jésus, Constantin, vie monastique, différentes Églises, hérésies et Inquisition, missions...).
- *National Géographique France* vol. 15.6, n° 87 (décembre 2006): « L'Égypte chrétienne: de Jésus aux coptes d'aujourd'hui ».
- *Nouvel Observateur* n° 2195 (30 novembre-6 décembre 2006): « Jésus Mahomet: 15 siècles de confrontation ».
- *Nouvel Observateur* n° 2198 (21 décembre 2006-3 janvier 2007): « Le siècle des Lumières ».
- *Pédagogie collégiale* vol. 20, n° 2 (hiver 2007): dossier sur « l'Identité, l'insertion et le développement professionnels de l'enseignant ».
- *Le Point* n° 1782 (9 novembre 2006): « Les Nazis: le système SS, la fascination du mal ».
- *Le Point* n° 1788-1789 (21-28 décembre 2006): « La Renaissance: quand la France s'éveillait ».
- *Religions et histoire* n° 11 (novembre-décembre 2006): « L'Évangile de Judas ».
- *Science et Vie*, hors-série: « Da Vinci Code: ce qu'il fallait savoir » (articles sur les Cathares, les Templiers, Léonard de Vinci...).



Quelle histoire occidentale pour quel Québec?

L'historien regarde le passé avec les lunettes de son présent. La chose est entendue, mal entendue. Il ne s'agit pas d'anachronisme voire de déterminisme, car la liberté intervient dans le choix des questions que chacun décide de poser au passé. De ce point de vue, chaque génération d'historiens revisite le passé avec un éclairage nouveau et je ne vois pas en quoi celui-ci est plus pertinent ou meilleur. Mais la liberté de questionner s'accompagne de la responsabilité de comprendre les tenants et aboutissants des questions, et surtout, des réponses. Le défi épistémologique et méthodologique de l'historien est ici celui de tous les spécialistes du passé et de la mémoire, psychanalyste ou anthropologue: débusquer les a priori et les postulats de son questionnement, savoir faire taire le battement du cœur dans les oreilles pour entendre ce qui est vraiment autre.

Les professeurs d'Histoire au CEGEP qui assurent le cours d'histoire générale de l'Occident sont aujourd'hui confrontés à deux réalités plus ou moins nouvelles: le devenir même de l'Occident et le cosmopolitisme de leur auditoire. Quel Occident pour quel Québec?

La trame du programme d'enseignement part de la Renaissance et du temps des grandes découvertes qui correspond à la constitution des grands empires occidentaux par le Portugal, l'Espagne, la France et l'Angleterre. Cette trame donne toute son importance à l'Europe et à son expansion en Afrique, en Asie, dans les Amériques. Mais déjà depuis 1945, la donne des empires a changé au profit des États-Unis et de l'URSS, à telle enseigne que l'actuel processus de mondialisation correspond à une certaine identification de l'Occident aux États-Unis. L'ère du soupçon à propos de l'Occident s'est aussi généralisée avec le changement de millénaire et le regard critique que celui-ci a induit sur le XX^e siècle. La mondialisation serait-elle un chant du cygne de l'Occident qui porte au flanc les ratés totalitaires du fascisme, du nazisme et du communisme? Chose certaine, l'émergence de la Chine, de l'Inde et des pays islamiques laisse entrevoir une nouvelle multipolarité qu'il faut dorénavant comprendre et inclure d'une façon ou d'une autre dans l'histoire de l'Occident. Car il ne s'agit pas uniquement d'empires économiques; il s'agit de valeurs et de civilisations.

N'ayant pas la pratique de l'enseignement de ce cours, je ne prétendrai pas en proposer une nouvelle approche. Plutôt, j'aimerais contextualiser les raisons pour lesquelles il est souhaitable et culturellement possible de miser sur l'ouverture de ce cours offert à un auditoire culturellement élargi. Il est possible et souhaitable de le faire parce qu'une telle démarche s'inscrit dans une tradition d'ouverture culturelle laissée dans l'ombre des clochers paroissiaux. Je

proposerai quelques signes de cette disponibilité culturelle à l'autre, relativisant du coup cette litanie éculée de «l'Autre» (avec majuscule ontologique) comme adversaire responsable de tout et de rien.

J'ai dégagé dans les deux tomes parus de mon *Histoire sociale des idées au Québec* (I: 1760-1896; II: 1896-1929) la trame des héritages politiques et intellectuels extérieurs du Québec, héritages que j'ai inscrits dans la formule pédagogique $Q = -F + GB + USA2 - R$ et qui rappellent la diversité des cultures que les Québécois ont intégrées à des degrés divers à la leur, le fameux «Autre» des métaphysiciens de l'histoire québécoise n'a pas été qu'un bouc émissaire; il a été aussi un émetteur de valeurs et d'idées. À telle enseigne qu'à chaque période coloniale, la société québécoise a dû intégrer des institutions (monarchie absolue ou constitutionnelle, offre républicaine) et des cultures matérielles (architecture, habillement, alimentation) dans lesquelles se croisaient des valeurs nécessairement débattues parce que différentes sinon contradictoires. La récurrente question identitaire – sommes-nous des Français, des Britanniques, des Américains, catholiques? – rend bien compte de cette diversité qui a créé une différence, une spécificité. Des francophones d'héritage britannique vivant en Amérique. Le défi est toujours de savoir si et comment ce métissage est métabolisé, intégré, dominé pour faire une société culturellement souveraine.

Le Québec a tout pour comprendre la réalité et les enjeux de l'immigration passée et contemporaine: cette société en est une d'immigration comme l'a bien montré Gérard Bouchard en rappelant que toutes les «sociétés neuves» des Amériques ou de l'Océanie (Australie, Nouvelle-Zélande) se sont constituées par l'immigration. Majoritaires au Québec depuis 1534, les francophones ont leur tradition de résistance à l'immigration – lorsque celle-ci est ouvertement une politique d'assimilation d'un conquérant – mais

aussi une tradition d'accueil et d'hospitalité malgré leur vigilance face aux «Survivants» dans les villes portuaires de grande circulation.

J'ai montré comment au temps des Rébellions et de la décennie de l'éveil des nationalités les Patriotes avaient inscrit leur démarche d'autonomie et de démocratie coloniales dans celle des pays américains et européens. Si cette dynamique a été réprimée et minorisée au profit d'un nationalisme culturel de survivance, il n'empêche que cette approche d'ouverture à une humanité commune a marqué l'histoire du Québec.

**Le Québec a tout pour
comprendre la réalité
et les enjeux de l'immigration
passée et contemporaine.**

Le meilleur signe contemporain de la réalité, de la spécificité et de la vitalité de l'identité et de la culture québécoises réside dans l'articulation de l'idée de diversité culturelle dont l'historienne et ex-ministre Louise Beaudoin s'est faite la promotrice active et convaincante. Dans un contexte où la mondialisation a des allures étatsuniennes au double plan des industries culturelles et de l'usage de l'anglais, la conceptualisation de la diversité culturelle et son respect dans les traités internationaux de libre échange envoient le message de la différence dans un processus d'impérialisme néo-libéral. Oui, certes, à la diversité, mais dans le respect de la différence et de l'unicité des cultures nationales.

UNIVERSALISER LA SPÉCIFICITÉ

Des essayistes, poètes et romanciers des années 1930 à la devise contemporaine («Universaliser la spécificité») de l'Association internationale d'études québécoises, on voit se dessiner une trajectoire de questionnement à propos de l'urgence et des modalités d'accès à l'universel, de l'importance d'une interprétation québécoise du monde pour paraphraser l'expression du philosophe espagnol Ortega y Gasset.

La génération de la Crise de 1929 qui a bien vu que cette crise en était une, aussi, de civilisation, a compris que les désordres établis interrogeaient l'homme sur la société mais tout autant l'homme sur lui-même. Ces hommes qui savaient que l'ordre ancien



n'allait plus être le même ont dû chercher ailleurs ET en eux-mêmes les jalons d'un ordre nouveau. L'universalité occidentale des crises révélait quelque chose de commun – tout autant un mal qu'un bien commun – à l'humanité. Des gens comme de Saint-Denys Garneau se sont mis à la recherche tout autant de l'homme, leur frère, leur semblable, que de l'homme canadien-français. Ernest Gagnon ne pensait pas l'homme d'ici en 1952 sans scruter ce qu'il pouvait avoir de commun avec l'homme de là-bas. Et lorsque Fernand Dumont publiait dans *Cité libre* en 1956 un article intitulé « De quelques obstacles à la prise de conscience chez les Canadiens français » – texte repris dans Y. Lamonde, *Cité libre. Une anthologie* –, il montrait une voie tout autant à ses concitoyens qu'à ceux qui, dans le monde, se demandaient si et comment l'universel pouvait partir du particulier. C'est en effet en répondant à la position de Pierre Elliott Trudeau qui décriait le nationalisme tribal canadien-français personnifié alors par Maurice Duplessis et proposait de faire le saut dans l'international que F. Dumont contestait le côté abstrait de ce saut dans l'universel et opposait à cette démarche abstraite la voie des médiations par la culture. Sans

décider à l'avance s'il y avait un universel et quel il pouvait bien être, Fernand Dumont suggérait à tout le moins un processus d'universalisation, d'ouverture à la différence, dans le respect des autres mais tout autant dans le respect de soi. L'acceptation de l'autre ne passe pas par l'abolition de soi.

Il me semble que cette quête de l'universel dans la tradition intellectuelle du Québec montre bien que le discours universitaire et politique du repli sur soi est devenu obsolète et anachronique et que le chemin ouvert par F. Dumont mène quelque part dans la façon de penser et de vivre la diversité.

PISTES

Je pense qu'il faut trouver des façons d'ouvrir l'histoire occidentale dans le programme d'enseignement ; je n'ai pas l'expertise pour entrer dans les modalités. Je voudrais toutefois suggérer une possible approche globale où, dans les faits ou dans l'esprit des professeurs, l'histoire occidentale et l'histoire nationale sont toujours, quelque part, arrimées de façon à ce que les étudiants soient constamment éveillés à ces deux réalités. Cette approche n'exige pas dix ou trente heures de plus dans chaque séquence ; elle

exige seulement une mention, une allusion, par exemple, au fait qu'au moment de l'éveil des nationalités en Europe et dans les Amériques, quelque chose de similaire s'est joué dans les deux Canadas.

Les professeurs sont sans cesse sur la ligne de front des changements de mentalités. Ils savent mieux que quiconque comment le code culturel global des étudiants a changé et comment il faut partir de là où les étudiants sont arrivés. Le nouveau code culturel inclut la diversité culturelle et sa connaissance permet de mettre des fondations à l'adaptation du programme en histoire occidentale.

Une piste à suivre pourrait être de partir de la notion de culture publique commune, de ce qui est partageable dans la société civile pour voir l'histoire de composantes possibles de cette culture publique commune. Ces composantes pourraient d'ailleurs être prospectées dans les chartes de droits et libertés de l'ONU, du Canada et du Québec.

Yvan Lamonde
Université McGill

Une génération sans mémoire?

Quand l'occasion m'a été donnée de compléter un diplôme de maîtrise dans ma discipline, les controverses entourant l'histoire et son enseignement étaient toujours sujet d'actualité. Les débats qui nous ramènent à la délicate question du mode de transmission des héritages du passé reposent sur un fait plus généralement admis : les jeunes Québécois connaissent si peu l'histoire et si mal ! Or, qu'en est-il du contenu de la mémoire qui habite la conscience historique des jeunes Québécois de niveau collégial ? Plus de 270 jeunes élèves d'institutions collégiales réparties dans diverses régions du Québec, et en provenance de milieux culturels variés, se sont volontiers prêtés à un exercice de rédaction libre sur l'aventure historique du Québec depuis ses origines¹.

Au terme de ce « travail d'identité » qui repose sur la mise en intrigue de *Soi* à travers le temps, l'armature des récits révèle un imaginaire relativement riche mais assez homogène sur le plan des représentations collectives. L'exploration du contenu de cette

mémoire nous donne à mesurer, dans un premier temps, la persistance du souvenir d'événements et de personnages qui habitent depuis longtemps notre mémoire collective. Ainsi, l'épisode de la Conquête est loin d'avoir déserté la mémoire des jeunes Québécois en provenance de toutes les communautés d'appartenance. Elle figure au premier rang des événements les plus cités par les jeunes, dont le récit se cantonne majoritairement aux premiers temps de la colonie, de même qu'au début du régime anglais. Dès lors, on comprend les références nombreuses à Jacques Cartier – le personnage le plus souvent cité – de même qu'aux deux protagonistes de la bataille des plaines d'Abraham, Montcalm et Wolfe. De fait, la conscience historique des jeunes francophones arpente régulièrement le souvenir d'événements signifiant l'affrontement et la défaite politique des membres de cette communauté : le Traité de Paris, les Rébellions de 1837-1838, la Crise d'octobre et les référendums définitivement perdus dans l'esprit

du plus grand nombre favorable à cette cause. La faiblesse de notre échantillon (environ 10 % de l'échantillon total) pourrait justifier le fait que les jeunes anglophones réfèrent peu à ces derniers épisodes de l'histoire nationale.

L'épisode de la Conquête est loin d'avoir déserté la mémoire des jeunes Québécois en provenance de toutes les communautés d'appartenance.

L'industrialisation de la société québécoise nous invite à parcourir un espace-temps que les jeunes Franco-Québécois jugent de moins en moins favorable à

1. L'enquête a été réalisée à l'automne 2004 auprès d'élèves du programme de Sciences humaines de 5 institutions et grâce à la généreuse collaboration de plusieurs professeurs que je remercie chaleureusement.





l'épanouissement de la collectivité; les références au *cheap labour*, à l'exode des Canadiens-français vers les États-Unis, à la conscription obligatoire et la Deuxième Guerre mondiale en témoignent. Maurice Duplessis polarise la vision d'aliénation du Québec d'après-guerre alors que la majorité des jeunes Québécois se réclament les héritiers de la Révolution tranquille qu'ils associent majoritairement à une heureuse « prise en charge » de la société québécoise. La narration d'événements relatifs à l'histoire constitutionnelle récente du Québec atteste très certainement de la vigueur de leur formation en sciences politiques, comme de leur attachement à René Lévesque, figure identitaire éminemment rassembleuse autour de l'idée qu'ils se font de la « libération du Québec ».

LA DIFFICILE COHABITATION AVEC L'AUTRE DANS LE SOUVENIR

Le contenu d'une mémoire à caractère « ethnique » est préoccupante, tant le désir de dire le *Soi* dans l'histoire d'une majorité de jeunes Québécois se construit dans un univers de représentations mémorielles qui se dessine par opposition à l'*Autre*. Le phénomène de récurrence, dans les dissertations d'élèves en provenance de toutes les communautés, de procédures de catégorisations sociales négatives dans un environnement politique et social témoin de la dualité sociale et culturelle de la société québécoise suggérerait d'approfondir leurs manières d'habiter le temps sous l'angle des représentations identitaires qu'elles génèrent.

René Lévesque, figure identitaire éminemment rassembleuse autour de l'idée qu'ils se font de la « libération du Québec ».

Les jeunes Québécois d'héritage canadien-français ont été plus prompts à témoigner du sentiment d'appartenance à l'histoire nationale par l'utilisation de procédures narratives qui renvoient à l'utilisation abondante du *Je* et du *Nous*. Les références à *notre* territoire, langue ou culture paraissent des indicateurs signifiants qui contribuent incidemment à enraciner le récit du *Nous les Québécois* dans le cadre d'une histoire politique et très nationaliste. Conséquemment, la difficile cohabitation entre anglophones et francophones appelle au partage d'un univers de sens commun. L'emploi d'un vocabulaire outrancier, dans les récits des jeunes

Anglo-Québécois, mine considérablement le souvenir des premiers Français en terre d'Amérique alors que le terrain de la mémoire francophone n'en demeure pas moins teinté de jugements négatifs qui perdurent à l'égard de l'envahisseur anglais. Les velléités d'assimilation d'une minorité opprimée dans l'ambition d'être une nation distincte paraissent définitivement bien ancrées dans le patrimoine représentatif des jeunes francophones; un imaginaire qui persiste, au temps présent de l'histoire, à nourrir la représentation d'une communauté victime de la présence de l'*Autre*.

La mémoire des jeunes francophones demeure captive de représentations mélancoliques et plutôt traditionnelles du *Nous* dans l'histoire². En dépit d'importantes réformes en matière d'éducation historique, la progression des jeunes Québécois vers des niveaux d'études supérieures ne semble pas modifier, en substance, le cadre référentiel dans lequel ceux-ci persistent à se raconter dans le temps³. Or, comment peut-on l'expliquer? Le rôle de l'institution scolaire n'est certes pas à remettre en cause dans la formation et la transmission d'une mémoire historique. La fonction qu'elle assume nous conduit toutefois à envisager distinctement la promotion d'objectifs de formation qui relèvent d'une visée éducative, visée plus généralement idéalisée puisqu'elle se situe dans le champ des attentes, et la place qu'elle occupe au cœur de l'interaction sociale, elle-même pourvue d'aspirations partagées par le collectif. Dans l'espace de la communication sociale, de puissants vecteurs de mémoire collective sont susceptibles d'influencer nos manières de se représenter à travers le temps.

LA CONSCIENCE HISTORIQUE ET LA CULTURE POLITIQUE

A ce chapitre, on ne peut négliger le pouvoir attractif qu'exercent sur la conscience historique des jeunes générations, des visions nettement politisées qui concernent l'avenir de la nation. Celles-ci balisent l'univers culturel abreuvé d'images du *Nous* dans l'histoire que les jeunes Québécois consomment allègrement. De leur environnement poétique et musical émergent des représentations sombres et misérabilistes, « des porteurs d'eau »⁴, qui ne sont certes pas de nature à mousser des représentations identitaires positives, bien qu'elles paraissent, par provocation, au service de changements politiques envisagés pour l'avenir. Le projet d'un pays à construire s'est aussi révélé au cœur des visions d'avenir partagées par

une majorité de jeunes francophones. Il s'inscrit en continuité avec les aspirations portées par des générations précédentes de Québécois alors que la conscience politique et historique des jeunes générations y sous intergénérationnelle insuffle-t-elle l'impérieux désir d'y fréquenter les mêmes lieux de mémoire?

Dans l'espace de la communication sociale, de puissants vecteurs de mémoire collective sont susceptibles d'influencer nos manières de se représenter à travers le temps.

Il faut être sensible aux aspirations d'une génération qui chante son *Québec en berne*, comme aux représentations identitaires qui se renforcent mutuellement en ces lieux de correspondance étroite entre culture politique et culture historique ici au Québec. Elles cohabitent actuellement avec des visions d'avenir nettement plus positives qui se profilent également dans l'imaginaire collectif des jeunes Québécois. Ceux-ci aiment à se représenter au cœur d'une société libre, démocratique et ouverte sur le monde. Des visions qui prédisposent, en cela, à une étonnante capacité d'accueil de l'*Autre* dans le devenir. Il s'agit là, sans doute, d'un des acquis les plus significatifs des objectifs de formation des dernières décennies.

Francine Audet

Professeure d'histoire
Cégep Lévis-Lauzon

- Des représentations qui suggèrent la persistance d'une mémoire « honteuse de tous les travers, de toutes les tares prêtées à l'ancienne société canadienne-française »? Voir le contenu de la réflexion de Gérard Bouchard dans « Une crise de la conscience historique. Anciens et nouveaux mythes fondateurs dans l'imaginaire québécois », *Les idées mènent le Québec* (Stéphane Kelly dir.), Québec, PUL, 2003, p. 36.
- C'est ce que semblaient suggérer les résultats de l'enquête réalisée auprès des jeunes de niveau secondaire de la région de Québec et qui ont fait l'objet d'une publication par Jocelyn Létourneau et Sabrina Moisan dans « Mémoire et récit de l'aventure historique du Québec chez les jeunes Québécois d'héritage canadien-français: coup de sonde, amorce d'analyse des résultats, questionnements », *The Canadian Historical Review*, 84, n° 2, (juin 2002)
- Cet extrait d'un album de Loco Locass, *Amour oral*, est loin d'être unique en son genre.

Concours Civilisations anciennes 2006-2007

Prix Humanitas (500,00 \$) • Prix SÉAQ (200,00 \$)

Depuis une quinzaine d'années déjà, la *Société des Études anciennes du Québec* (SÉAQ) et la *Fondation Humanitas* cherchent à promouvoir les études anciennes et à sensibiliser les étudiants et étudiantes de niveau collégial aux richesses des civilisations anciennes en organisant un concours annuel visant à primer les deux meilleurs travaux réalisés dans le domaine des études anciennes au cours de l'année scolaire en cours.

L'appel est donc lancé pour l'année 2006-2007. Les modalités sont fort simples: il s'agit de demander aux professeurs et professeures dispensant un enseignement dans un domaine des études anciennes au niveau collégial de **sélectionner les meilleurs travaux** qui leur sont remis dans le cadre de leurs cours, tant lors de la session d'automne que lors de la session d'hiver, et d'en envoyer une copie à l'adresse mentionnée ci-dessous, au plus tard le **10 juin 2007**.

Tous les étudiants et étudiantes de niveau collégial peuvent participer à ce concours, y compris ceux qui ont déjà remporté des prix. Voici des exemples de sujets de travaux déjà soumis par le passé au concours:

- Analyse de l'un des personnages d'Homère: Pénélope
- La République de Platon et la société contemporaine
- Platon: la conception de la mort dans l'*Apologie de Socrate* et le *Phédon*
- Le suicide dans la philosophie ancienne
- L'apport scientifique d'Hippocrate et de ses disciples en Grèce antique
- Comment tirer profit de Plutarque?
- L'Acropole d'Athènes: son histoire
- La piété: la force de la Grèce antique
- Athéna: déesse misogyne?
- Les jeux olympiques dans l'Antiquité
- Athènes, innovatrice et inspiratrice de la civilisation romaine
- L'art et l'architecture romains: héritage étrusque, influence grecque et hellénisme oriental
- Agrippine: une femme, une époque
- Le visage féminin du pouvoir à Rome
- Les sacrifices humains à Rome
- Hérodote au pays des Pharaons: Naukratis, port de commerce
- L'égyptomanie: une folie mondiale
- Le grand Sphinx de Gizeh
- Les écritures de l'Égypte ancienne
- Le *Livre des Morts* d'Hunefar
- Ayanna: du Mitanni à l'Égypte
- The Goddess in Antiquity: What Role did she play?
- The Rise and Fall of the Roman Empire under Claudia Augusta
- Women in Classical Literature: A Critical Essay
- The Romanization of Gaul: How did Rome conquer and change Gaul?

Les travaux peuvent être soumis en français ou en anglais. Dépouillés de toute identification nominale, ils seront soumis à un comité formé de plusieurs professeurs qui choisira les deux travaux auxquels seront attribués les prix d'excellence suivants: le *Prix Humanitas* (500,00 \$) et le *Prix SÉAQ* (200,00 \$), tous deux sous forme d'un bon d'achat dans une librairie.

Les critères de correction sont les suivants:

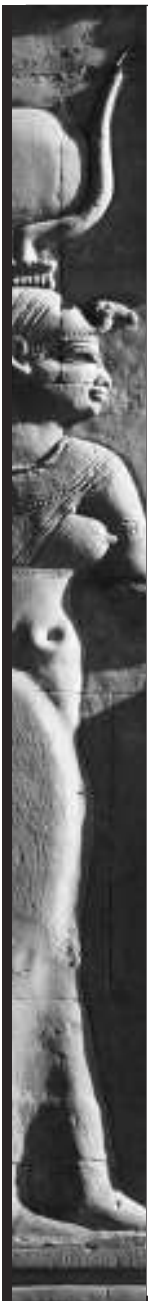
- recherche et contenu (50%);
- maîtrise de la langue (20%);
- maîtrise du discours (30%).

La qualité de la langue est un facteur déterminant.

En cas d'égalité, le jury peut décider d'attribuer deux prix de 200,00 \$. La décision du jury est sans appel. Les résultats seront annoncés au mois d'octobre et les prix remis peu après. Aucun travail ne sera retourné aux participants et participantes, à moins que ces derniers ne fournissent une enveloppe-réponse suffisamment affranchie.

POUR TOUTE INFORMATION,
n'hésitez pas à contacter
le responsable du concours

Thomas Schmidt
Université Laval, Département des littératures,
Québec G1K 7P4
thomas.schmidt@lit.ulaval.ca



Entrevue avec Pietro Boglioni

Monsieur Pietro Boglioni, auteur du Le Da Vinci Code – Le roman. L'histoire. Les questions, publié à Montréal chez Médiaspaul en 2006, est professeur titulaire au Département d'histoire de l'Université de Montréal. Son domaine de spécialisation est l'histoire du christianisme antique et médiéval dans une perspective d'anthropologie religieuse et d'ethnologie historique. Au fil des ans et des recherches, il s'est intéressé à la religion populaire, aux vies et cultes des saints (hagiographie), et aux miracles. L'APHCQ remercie Pietro Boglioni d'avoir accepté de répondre à nos questions sur le Da Vinci Code. Nous remercions le professeur qui, à travers un horaire fort chargé, a accepté de répondre aux questions de l'APHCQ. Nos remerciements s'adressent aussi à Emmanuelle Simony (Collège Dawson) et Bernard Olivier (Collège Jean-de-Brébeuf) pour avoir bien voulu réaliser cette entrevue avec M. Pietro Boglioni.

APHCQ. Vous avez récemment été très sollicité au sujet du *Code Da Vinci*, tant à la radio qu'à la télévision, et votre tout dernier livre, qui sort deux ans après le roman de Dan Brown, porte sur ce sujet. Pourriez-vous nous présenter votre livre et nous expliquer pourquoi vous avez décidé d'en entreprendre la rédaction?

PB. Comme il arrive souvent dans la vie, mon livre est un peu le fruit du hasard. J'avais en effet donné plusieurs conférences et entrevues sur le *Da Vinci Code*, car les thèmes évoqués par le roman m'intéressent. Ils touchent à l'histoire médiévale et à l'histoire du christianisme, qui sont les domaines de mes études de doctorat et de mon enseignement au Département d'histoire de l'Université de Montréal. Et il est arrivé que, lors d'une de ces conférences, il y avait dans mon public Gilles Colicelli, directeur des Éditions Médiaspaul de Montréal. Il me téléphona le lendemain en me demandant pourquoi je n'en faisais pas un livre, qu'il serait heureux de publier dans ses collections. Comme, en fait, mon dossier sur cette affaire était déjà volumineux, j'ai accepté sa proposition. J'y ai travaillé avec grand plaisir, et je l'ai publié volontiers parce qu'il me semble avoir clairement montré la nature purement romanesque du *Da Vinci Code* et aussi parce que, dans l'extraordinaire littérature suscitée par le roman, presque rien n'avait été publié au Québec, sauf une plaquette de Jean-Paul Michaud sur les thèses exégétiques du roman.

APHCQ. Pourquoi pensez-vous qu'il y a un tel engouement pour ce qui n'est après tout qu'un roman, *Le Code Da Vinci*, alors qu'il y a d'autres essais historiques qui auraient tout aussi bien pu semer la controverse? Nous pensons en particulier à *Holy Blood and the Holy Grail*, paru au début des années 1980, qui avait déjà abordé ces sujets?

PB. Le livre que vous citez, traduit en français sous le titre de *L'Énigme sacrée*. Le



Pietro Boglioni

secret révélé de la dynastie de Jésus, avait en effet déjà évoqué presque toutes les thèses du roman de Dan Brown. Et lui-même le reconnaît dans son *Da Vinci Code*, lorsqu'il fait dire à Leigh Teabing, l'éminence grise du complot, que *Holy Blood and the Holy Grail* avait été dans son temps «un best-seller international», et que ses auteurs avaient été «les premiers à avoir exposé la vraie nature du Graal au grand public». On sait d'ailleurs que ces auteurs ont intenté à Dan Brown une cause pour plagiat qu'ils ont perdu. Mais Dan Brown a su ajouter à ces matériaux de base une intrigue policière et une allure romanesque que l'autre livre n'avait pas. De plus, il a su concentrer toute cette intrigue autour de la notion de «féminin sacré», en ajoutant des matériaux (comme les témoignages des écrits apocryphes) qui donnaient beaucoup plus de crédibilité à cette thèse. *Holy Blood and the Holy Grail* garde les allures d'une hypothèse ésotérique, tandis que le *Da Vinci Code* se donne les allures de vérité historique. Voilà, à mon avis, la double clé de son succès.

APHCQ. Un article du Figaro du 20 mai 2006 parle justement de la nécessité d'une «Halte à la Brownery». En effet, est-ce que

Dan Brown, l'auteur du *Code Da Vinci*, a littéralement parti une «mode» ou bien n'est-il alors que le sommet d'une tendance qui avait déjà commencé avant son *Code Da Vinci*?

PB. Il a semblé en effet, pendant quelques mois, que le roman puisse commencer une mode de grande envergure et de longue durée, un peu comme Walter Scott avec la mode du roman historique. Mais il me semble que les eaux sont en train de se calmer. Par exemple, si vous cherchez aujourd'hui par Google ou un autre moteur de recherche les sites qui parlent du *Da Vinci Code*, vous n'en trouverez que vingt ou trente millions, alors qu'ils étaient deux cents ou trois cents millions il y a quelques mois. Le film a été, à mon avis, un grand facteur de démythisation. Les grandes thèses du roman ne passaient tout simplement pas. De plus, l'auteur lui-même a mis beaucoup d'eau dans son vin, en acceptant que les dernières éditions de son roman portent en exergue la mise en garde officielle: «Ce livre est une œuvre de fantaisie. Personnages et lieux cités sont inventés par l'auteur et ont la fonction de conférer de la véracité au récit. Toute analogie avec des faits, lieux ou personnes, vivantes ou mortes, est purement fortuite».

L'auteur lui-même a mis beaucoup d'eau dans son vin, en acceptant que les dernières éditions de son roman portent en exergue la mise en garde officielle

APHCQ. Dan Brown joue avec de nombreux mythes de l'histoire, des éléments plus ou moins connus du grand public, mais qui alimentent l'inconscient collectif. Le Graal, les Templiers, Marie-Madeleine, l'Opus Dei, le Prieuré de Sion... Et il alimente aussi les tabous de l'histoire, la menace du complot, l'ampleur des mensonges et de la manipulation etc. Pensez-vous que l'engouement que le public a pour *Le Code Da Vinci* proviendrait du fait que son auteur nous dit ce qu'on veut entendre?

PB. Je crois que vous avez raison. Ce livre semble nous autoriser à douter, ou nous donner des arguments pour douter. Et cela, au moment où même notre culture catholique et québécoise est prête à douter, voire a déjà commencé à douter. Le livre incarne à sa façon la poussée d'une pensée plus critique et rationaliste. Il exprime le besoin d'une



Rencontre avec...



culture religieuse plus personnelle et autonome. Il incarne aussi sans doute une impatience diffuse, même chez des fidèles, face à la hiérarchie catholique traditionnelle, qui perpétue beaucoup trop un modèle dogmatique et uniforme de la religion, Une Église, aussi, qui continue à cultiver (dans ses conclaves, dans ses nominations, dans ses banques et ses états financiers, dans les procédures de sa Congrégation de la foi, héritière de l'ancien Saint-Office) une culture du secret que nous sommes de moins en moins disposés à tolérer.

Il était inévitable que la grande vague du révisionnisme historique qui secoue notre culture (Dans Brown fait dire à un de ses personnages : « Qu'est-ce l'histoire, sinon une fable sur laquelle tout le monde est d'accord ? ») touche aussi le domaine des certitudes bibliques. Et deux cents millions de lecteurs découvrent tout à coup l'audace de contester les vérités officielles. Ceux qui ne croient plus, ou sont tentés de ne plus croire aux dogmes traditionnels, y trouvent des arguments pour justifier leur incroyance. Ceux qui croient encore y trouvent des arguments pour espérer ou souhaiter un christianisme différent, notamment sur le rôle de la femme dans la religion.

◆ ◆ ◆
**Ceux qui croient encore
 y trouvent des arguments pour
 espérer ou souhaiter
 un christianisme différent,
 notamment sur le rôle de la femme
 dans la religion.**
 ◆ ◆ ◆

APHCQ. Que diriez-vous des sensibilités variées qui ont pu être froissées par la fiction de Dan Brown, comme c'est le cas de l'*Opus Dei*, par exemple, et pourquoi pensez-vous qu'il y ait eu autant de réactions de la part des autorités religieuses ? Mis à part le succès grand public du livre, y a-t-il, selon vous, un mérite aux débats qu'il soulève ?

PB. En fait, je crois qu'avec les traductions, le roman a largement passé le cap des soixante millions de copies vendues. Il est vrai que l'Église catholique et l'*Opus Dei*, les plus caricaturés dans le roman, avaient dans un premier temps réagi de façon très négative. Mais il me semble que leur attitude a changé. Peu avant la sortie du film, le Cardinal Camillo Ruini, président de la Commission Épiscopale italienne, invitait ses évêques à profiter de cette situation pour



mieux expliquer aux fidèles la position de l'Église sur les thèses avancées par le roman.

Même les hauts responsables de l'*Opus Dei* admettent que le roman et le film constituent, en bout de ligne, une formidable occasion pour informer un public immense, qu'ils n'auraient jamais rejoint autrement, sur la véritable nature de leur institution. Le Père John Wauck, de l'Université romaine de Santa Croce, qui est gérée par l'*Opus Dei*, croit que « à long terme, le *Da Vinci code* fera beaucoup plus de bien au christianisme et à l'*Opus Dei* que de mal ». Selon lui, le succès du roman démontre que « les lecteurs ont soif d'histoire, d'art, de symbolisme et de spiritualité, qui sont des éléments forts du catholicisme ». Je crois personnellement qu'il a raison. Mais il oublie par ailleurs de dire que le succès du roman démontre également le désir d'un très vaste public de promouvoir le statut de la femme dans la religion.

APHCQ. Quant au lecteur moyen, est-il suffisamment outillé pour faire la part des choses et différencier, dans le roman de Dan Brown, ce qui est fictif de la réalité ?

PB. Il faut reconnaître que, tout au long de son roman (et même de la campagne publicitaire qui l'a accompagné), Dan Brown a su jouer sur cette ambiguïté : faire passer son intrigue pour une histoire vraie, racontée comme un roman, tandis qu'elle est en fait un roman raconté comme une histoire vraie. Cela se voit dès sa première page (« *Les faits* »), qui prétend baser le récit sur des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris. L'ambiguïté est formidable, sans doute, car le lecteur occasionnel qui n'a pas

toutes les clefs d'une lecture critique risque de prendre pour une garantie de véracité historique ce qui n'est qu'astuce romanesque.

Mais il faut aussi reconnaître que l'auteur a parsemé dans son œuvre assez d'indices pour qu'on ne la prenne trop au sérieux, du point de vue historique. Il l'a appelée *roman*, à savoir, selon tous les dictionnaires, « œuvre d'imagination ». Il joue astucieusement sur les noms des personnages. Il nous adresse constamment des clins d'œil complices. Lorsqu'il fait dire à Langdon, au tout début de l'histoire : « J'ai l'impression de franchir un monde imaginaire... Je suis piégé dans un tableau de Salvador Dali », c'est à chaque lecteur qu'il s'adresse.

Quand on relit le livre avec calme, en dehors du rythme serré de l'intrigue, on s'aperçoit de tous les passages où Dan Brown se moque lui-même des hypothèses qu'il avance. Regardez par exemple comment il présente les amateurs d'hypothèses sur Leonardo da Vinci, à la p. 211 (c'est moi qui souligne) : « Dans le monde à part des adeptes du Graal, l'œuvre de Leonardo da Vinci restait le mystère le plus captivant. Ses œuvres semblaient prêtes à révéler un secret, lequel se cachait peut-être sous une couche de peinture, à moins qu'il ne soit perceptible à l'œil nu, mais alors codé... si tant est qu'il y eût un secret. Peut-être la pléthore d'allusions excitantes dont son œuvre fourmillait n'était après tout qu'une promesse vaine destinée à frustrer les curieux, d'où le sourire de sa *Joconde* ». Peut-on se moquer plus gentiment, et à l'avance, de la théorie qui voit un grand M dans la *Dernière*

Cène, entre le Christ et Jean. Il y a, littéralement, des dizaines de passages dans le texte qui sont, à mon avis, des clins d'œil au lecteur averti, pour lui dire : ne me prenez pas pour un prof d'histoire ! Je suis un romancier qui écrit un roman !

APHCQ. Derrière « la pluralité des visages du Christ » pour reprendre vos propos, qu'en est-il, pour les historiens, de la réalité du personnage ?

PB. C'est une question complexe, qui exigerait une réponse complexe. La très grande majorité des historiens, quelle que soit leur idéologie ou leur confession religieuse, considèrent comme une vérité historique certaine l'existence de Jésus-Christ, et quelques éléments de base de sa biographie. Par contre, presque tous, aujourd'hui, insistent sur le fait que ces témoins ne nous donnent pas du Christ une image « objective » : chacun (chaque évangéliste, Paul, etc.) nous donne un portrait qui « interprète » la figure historique du Christ. Le christianisme était peut-être, dès le départ, pluraliste. Questions complexes, mais passionnantes, que je discute brièvement dans le dernier chapitre de mon livre.

APHCQ. Sans verser dans un complot du Vatican, et sans oublier que la même problématique se joue dans les autres religions monothéistes, qu'en est-il de l'occultation du rôle de la femme dans le christianisme ?

PB. C'est un problème intéressant en soi, mais aussi du point de vue historique. Car il est incontestable, historiquement, que la présence et le rôle des femmes autour du Christ, et dans la première génération de croyants, ont été beaucoup plus considérables que l'histoire traditionnelle du christianisme le laissait croire. Il y avait un groupe de femmes qui, avec les apôtres, accompagnaient le Christ et l'aidaient dans son ministère. Saint Paul cite avec éloge plusieurs femmes qui l'ont assisté dans son labeur apostolique. Comment s'est faite, alors, la « patriarcalisation de l'Église » ? Voilà des discussions qui mériteraient d'être plus connues, et des résultats qui mériteraient d'être appliqués dans la pratique. Si l'Église veut imiter le Christ et prolonger son enseignement dans l'histoire, pourquoi pas sur ce point ? Et encore : est-il essentiel de continuer à nommer Dieu « le Père » ? Y a-t-il eu dans l'histoire du christianisme des tentatives de présenter un « dieu notre mère » ? Comment arriver à une « féminisation » acceptable de la figure de Dieu ? Voilà une série de questions que le roman évoque plus ou moins directement, et qui ont sans doute contribué à assurer son succès.

APHCQ. Vous avez certainement vu le film... Qu'en avez-vous pensé ?

PB. Je suis allé voir le film, bien sûr. J'ai passé deux heures agréables, à regarder un film policier bien mené. Mais, comme je m'y attendais, le film ne réussit pas à transmettre la tension idéologique du roman : impossible de ne pas sourire lorsqu'on voit, dans la scène finale, Sophie, la prétendue descendante du Christ, qui tente de marcher sur l'eau ! Mais ce sourire était peut-être voulu.

Le film a eu comme conséquence de désamorcer la charge contestataire du roman. En voyant le film on comprend que le roman n'est, après tout, qu'un roman, une sorte de *Harry Potter* pour adultes.

Entrevue faite par

Bernard Olivier (Collège Jean-de-Brébeuf) et
Emmanuelle Simony (Collège Dawson).



Rencontre avec...

Congrès 2007

Le comité organisateur du congrès 2007 et le Centre d'études collégiales de Montmagny (Cégep de La Pocatière) aimeraient que vous gardiez en tête les dates de notre congrès annuel.

31 mai et 1^{er} juin 2007

Congrès au Centre d'études collégiales de Montmagny

30 mai 2007

Pré-congrès sur la Côte-du-Sud

Le thème retenu cette année sera l'eau dans l'histoire et l'histoire de l'eau :

De l'Odyssée à l'or bleu

Dans la prochaine édition du *Bulletin de l'APHCQ*, vous aurez toute l'information nécessaire pour vous inscrire. Mais déjà, nous pouvons vous donner une bonne idée des sujets qui seront abordés. Des conférenciers et conférencières vous feront part de leurs recherches sur des sujets aussi variés que la Méditerranée à l'époque antique, sur l'Atlantique de l'ère des Grandes découvertes ou simplement sur le Portugal comme puissance maritime à l'époque moderne. En plus des conférences liées au thème, il vous sera possible d'assister à une table ronde sur les enjeux de l'enseignement de l'histoire en lien avec le renouveau pédagogique en secondaires I et II. De plus, il y aura une « table interactive » sur l'utilisation que nous faisons des TIC dans nos cours.

Mais, un congrès ce n'est pas seulement de la formation. C'est aussi une rencontre sociale. C'est pourquoi nous vous invitons au banquet qui aura lieu au Manoir des Érables (Montmagny), l'une des meilleures tables champêtres du Québec. Le Manoir des Érables est connu comme ayant été récompensé par quatre diamants CAA pour sa table. Et pour le pré congrès du 30 mai, en après-midi, nous vous réservons, pour l'instant, une surprise qui devrait vous intéresser. La Côte-du-Sud, ce n'est pas seulement le retour des oies blanches. C'est aussi une région souche remplie d'histoire, de produits régionaux et d'activités. Il s'agit d'une invitation et de dates à réserver dans votre agenda.

J.-Louis Vallée

et le comité organisateur
du congrès 2007





Rencontre avec Michel Garneau

Michel Garneau est écrivain, metteur en scène et animateur de radio. Ainsi résume-t-il lui-même sa carrière: «J'ai tellement travaillé dans ma vie, que j'essaie de ne pas y penser... Parce que ça me fatigue. Rétrospectivement!» On peut dire du moins de lui qu'il s'agit d'un homme de paroles, amoureux des mots et de la langue. Un de ses recueils de poèmes, Les petits chevaux amoureux, a d'ailleurs reçu le Prix du Gouverneur général en 1977. Prix que l'auteur a refusé pour des raisons politiques. Cependant, il a ensuite accepté le même prix, en 1989, pour sa pièce de théâtre pour enfants Mademoiselle Rouge. L'APHCQ l'a rencontré le 19 novembre 2006 au Théâtre les Gros Becs (Québec) après la présentation de la pièce de théâtre pour enfants L'Épopée de Gilgamesh, basée sur l'épopée mésopotamienne, qu'il a écrite et mise en scène.

APHCQ. Bonjour Monsieur Garneau et merci d'avoir accepté notre invitation.

MG. Cela me fait plaisir.

APHCQ. Pourquoi avoir choisi de travailler le texte de l'Épopée de Gilgamesh, à deux reprises?

MG. À plusieurs reprises, en fait. Jeune, j'avais un livre sur les contes du monde dans lequel il y avait une espèce de version courte de l'épopée de Gilgamesh que j'ai dû lire relativement jeune. Et un jour, je suis tombé sur une version qui était sous-titrée «personal translation». C'était un poète américain qui s'appelle Herbert Mason. Et c'est vrai, c'est exactement ça: c'est une «personal translation». Et dans sa préface, il dit sans s'expliquer, qu'il a des raisons personnelles d'avoir travaillé cette œuvre. Il le fait d'une façon particulière, en vers libres, et j'ai trouvé cela très beau et très émouvant. Mais je me suis dit: «Qui sont ces Sumériens?» Et là je suis parti à la chasse et j'ai «rapaillé» tout ce que j'ai pu trouver: des versions anglaises, des versions françaises... Et je n'ai pas été content jusqu'à temps que je trouve la translittération de René Labat qui est un sumérologue qui vraiment a pris les tablettes et les a traduites mot à mot. Avec le texte, très émouvant parce qu'il est brisé tout partout, il manque des morceaux de tablettes à plusieurs endroits. Et il a été un de ceux, pour le français, qui a reconstitué le cycle d'Ishtar dans lequel se situe l'épopée de Gilgamesh. C'est un travail savant, avec toutes les notes, mais cette fragmentation, ça m'a beaucoup touché. Et ce qu'il a quand même défendu comme thèse, c'est que c'était vraiment en douze chants. Que c'était des chants, que ça appartenait très visiblement, à cause de la stylistique, à la tradition orale. Et qu'un jour ça a été noté. Quand les Sumériens ont trouvé l'écriture, ils ont écrit beaucoup. On les redécouvre, surtout à cause d'une découverte: 400 000 tablettes, la bibliothèque du

roi Assurbanipal. C'est 400 000 tablettes qui ne sont pas encore toutes déchiffrées. J'ai été très touché par l'histoire de Gilgamesh. Parce que c'est la première, parce que c'est le premier voyage initiatique, parce que c'est pré-religieux. C'est-à-dire que c'est tout un matériel mythique. Il y a certains mythes qui nous amènent vers une espèce de conception religieuse de la vie, ou des solutions... Là, ce n'est pas le cas. Il y a des dieux, il y a des démons... Mais il n'y a pas de solutions. Pas de réponses aux questions. Et j'ai trouvé cela extraordinaire. Je me suis dit c'est merveilleux. Parce qu'il a fallu attendre jusqu'à Jean-Paul Sartre pour entendre que la mort est un irréalisable. Les Sumériens disent la même chose.

Tout cela se fait pour diverses raisons, par pur intérêt de mon côté. Parce que c'est le genre d'affaire qui m'intéresse. Et quand je pressens qu'il va y avoir une pièce de théâtre au bout, alors je lis de façon très intense. Je me suis dit, ça ferait un beau show. Et à un moment donné, c'est André Pagé, directeur de l'École Nationale de théâtre à l'époque qui m'a appelé. Il voulait faire un gros show avec toutes les classes, tous les techniciens. Pour qu'ils travaillent, une fois, tout le monde ensemble. Il m'a demandé si j'avais quelque chose. J'ai dit: «Oui, l'épopée de Gilgamesh.» Et il doutait un peu. Et c'est là que j'ai fait ce travail pour la première fois.

Et ce travail m'a permis de découvrir ce qui se passait au fin fond de moi... Quand j'avais treize ans, mon frère Sylvain, qui en avait 23, est mort. Brutalement. Et, j'allais au Collège Brébeuf, et j'étais tout seul avec mes parents, on était cinq chez nous. Et mon père a été complètement dévasté. Il en est presque mort. Et moi j'avais treize ans. Et je n'avais pas le droit de porter le deuil. Et je suis retourné au Collège et là, mon professeur titulaire a dit: «Bon, on va dire un «Je vous salue Marie» pour le frère de Michel



Michel Garneau

qui est mort.» Et je suis resté pris dans une espèce de colère effroyable par rapport à cette espèce de solution. Une espèce de colère froide, de rage, que j'ai dû réprimer, complètement. Ce n'était pas vivable. De temps en temps, dans ma jeunesse, ça m'arrivait de péter «au frette», d'avoir un drôle de comportement, on disait que j'étais un peu caractériel. Mais quand j'ai traduit et que j'ai abordé l'épopée, j'avais plus de trente ans. Et quand je suis arrivée à la mort d'Enkidu, l'ami de Gilgamesh, je me suis mis à pleurer. Et j'ai compris que ce que j'étais en train de faire, que ce travail-là m'apportait la possibilité de vraiment porter le deuil. La possibilité de me cogner comme il faut sur la mort, sur ce concept-là. J'ai passé un an là-dessus. Extrêmement intéressant. Je suis remonté, j'ai recommencé mon travail éclairé par ce moment-là. Quand j'ai publié le texte, je l'ai dédié à mon petit frère Sylvain, c'est-à-dire celui que la mort a fait mon petit frère. Pour clore la boucle, d'une certaine façon. Et bien sûr, cela a influencé tout mon travail, je me suis permis des aménagements, d'inclure des chevreaux (rires). Disons qu'ils n'étaient pas là en Mésopotamie. Je me suis permis ça. C'est devenu pour moi aussi une traduction très personnelle. Et bien sûr, je n'ai pas tout pris tout ce qu'il y a dans l'épopée. C'est énorme. Le déluge, entre autres.

APHCQ. Oui, des étudiants l'ont fait remarquer.

MG. Et c'est tout à fait logique. Les Sumériens ont été, éventuellement, envahis par les grandes tribus sémites qui sont devenues

entre autres les Hébreux et qui ont avalé leur culture. C'est eux-autres qui, comme beaucoup d'envahisseurs, se sont retrouvés avec la culture des envahis. Ils sont partis avec et nous l'ont appris. On l'a appris quand on était petits. Et moi, ça m'a beaucoup touché de réaliser qu'on vient de là ! Par un curieux chemin, mais on vient de là. C'est sûr qu'on vient du monde, mais culturellement, on a un lien très, très direct parce qu'on passe par le judéo-chrétien. C'est à la source. Donc ça aussi c'est extrêmement intéressant.

Dans l'adaptation théâtrale, ce n'est pas la chose dont j'ai eu beaucoup à m'occuper particulièrement. Moi, c'était de faire un spectacle où l'on puisse raconter l'histoire, donner une idée de la profondeur de cette culture-là. Ensuite, il y a eu le problème de faire un spectacle pour toute la famille, avec le théâtre d'ombres... Une autre paire de manches.

*C'est eux-autres qui,
comme beaucoup d'envahisseurs,
se sont retrouvés
avec la culture des envahis.*

APHCQ. Mais à chaque fois, en 1976 comme aujourd'hui, les jeunes à qui vous faites connaître ce texte-là... Comment réagissent-ils ?
MG. Écoutez, pour l'épopée... les jeunes... Ils ont toutes sortes de réactions. Il y en a une que j'ai beaucoup aimée. Un petit garçon qui vient me voir et qui me dit : « Ça a été inventé, l'écriture ? » Bien oui, ça a été inventé, ce n'était pas dans la nature. « Comment ça se fait qu'ils ne nous ont pas dit ça à l'école ? » (rires) Maudite bonne question ! Tu la poseras.

La découverte du temps. C'est pour ça que je fais ma petite introduction sur la date. Parce que ce n'est pas vrai « 2006 », c'est insultant pour les Sumériens. Mais au moins, qu'on leur transmette ça. Et il y a beaucoup d'enfants pour qui c'est la première fois qu'on leur parle de ça. Il y a cette dimension-là. Évidemment, une autre dimension, c'est l'histoire. On a souvent la question : « Est-ce que c'est une histoire vraie ? » Je leur explique qu'historiquement il y a eu un roi Gilgamesh mais il y a eu plusieurs roi Gilgamesh, c'est devenu comme les Louis, en France. C'est devenu un nom de roi. Mais il y a eu un roi Gilgamesh et il y a eu une légende qui s'est développée. Il y a des choses qui ont du sens, qui sont vraies, et des choses qui sont symboliques. J'ai dit : « Là, si vous croyez aux déesses, c'est un autre problème ! »

(rires) Ce sont des représentations. Bref, il y a cette préoccupation à savoir si c'est vrai, historique.

Mais, quand on fait des représentations scolaires, on a eu cette semaine des deuxièmes années, je suis sûr que cela les dépasse un peu, mais c'est une belle histoire qu'on leur lègue. Souvent, c'est la première fois qu'ils viennent au théâtre. J'aime autant qu'ils voient quelque chose qui les questionne, qui leur rapporte. Mais c'est évident que ce qu'ils attrapent, c'est au niveau de l'histoire, de la sensibilité. Au moins faire naître une émotion. C'est une histoire qui vient d'ailleurs et qui est très ancienne et qui, en même temps, est très troublante. Ma femme qui travaille beaucoup avec les enfants, qui écrit pour les enfants, leur demandait : « Si le Christ vivait encore, si Jésus vivait encore, il aurait quel âge ? » Bien savez-vous c'était quoi les réponses ? Il n'y a pas eu une fois 2006. Il y a eu 38 ans, 100 ans, 200 ans, 50 ans, 70 ans... Tous les âges qu'on peut imaginer. Aucune, aucune connexion. Mais là, elle essayait... Mais si on part du moment où le Christ est né... 2000 ? Parce que nous on est habitués à prendre ça pour du « cash », mais en fait, c'est extrêmement complexe cette chose-là et ils ont bien de la misère. Tous les spectacles qu'on a faits chez nous, en Estrie, ont été précédés de rencontres, et souvent suivis aussi d'autres rencontres. On a un cahier pédagogique, on a toutes sortes de choses pour faire en sorte que l'information qui puisse se faire autour soit disséminée. Juste pour le médium du théâtre d'ombres, on a fait une exposition. On a beaucoup de choses à dire, on a cette belle histoire-là à conter, on a à dire aux gens que le théâtre c'est tellement l'un, c'est tellement accessible avec tout ce qu'on peut faire. Dans les rencontres avec les élèves, surtout, les questions sont beaucoup sur les marionnettes, sur la technique elle-même, un petit peu sur l'histoire, la musique, les instruments. Mais beaucoup sur la technique elle-même. Comment on fait apparaître le fantôme, des choses comme ça. Ils sont toujours très étonnés d'apprendre que l'écran, c'est juste du papier d'emballage avec de l'huile de lin. C'est pas sorcier. Une fois, on avait fait une maison de la culture, et j'ai senti que quelqu'un me tirait le pantalon. C'était un petit bonhomme de cinq ans à peu près qui m'a dit : « Je peux voir la bête ? » Et je l'ai emmené à Enkidu. Mais en chemin, sur un tabouret, il y avait la peau d'Enkidu, qu'il avait au début, une peau d'âne. Et il est allé directement à la peau pour la toucher.

Donc, juste cette réalité-là. On rit avec ça, mais quand on fait un spectacle pour ces âges-là, il y a tout ça. Et tu ne sais plus, à un moment donné, ce qui est le plus important ! (rires)

APHCQ. Mais ce spectacle est vraiment conçu pour toute la famille...

MG. Oui. Ce spectacle est vraiment conçu pour toute la famille. Et j'aime beaucoup quand il y a des parents et des enfants. Moi, j'ai eu plusieurs témoignages qui me disaient qu'ils avaient eu de belles discussions après. Bon. Quand on a fait des ateliers préparatoires à la création du spectacle, il y en plusieurs enfants qui nous ont dit qu'ils posaient des questions à leurs parents sur la mort, mais que ces derniers ne voulaient pas répondre ! Ça les embête de répondre. C'est sûr que si ça peut aider à la discussion. Et c'est pour ça que j'aime ça quand c'est plus mélangé. Quand ce sont des écoles, des fois ils sont préparés, des fois pas. Et s'ils ne le sont pas, alors c'est une occasion de manquée. Parce qu'il y a toutes sortes de choses à faire autour de ces thèmes-là.

*« Si le Christ vivait encore, si Jésus
vivait encore, il aurait quel âge ».
Bien savez-vous c'était quoi
les réponses ? Il n'y a pas eu une fois
2006. Il y a eu 38 ans,
100 ans, 200 ans, 50 ans, 70 ans... »*

APHCQ. Donc, la pièce avec les années a beaucoup évolué ?

MG. Elle a beaucoup évolué dans le sens où j'ai changé de public, oui. J'ai changé de forme. J'ai pris trois formes, en fait. J'ai fait la grosse, au départ. J'ai fait une plus petite, avec huit comédiens, pour un projet qui n'a pas vraiment fonctionné. Mais ça été fait dans une université, je pense. J'ai publié la grosse version en 1976.

APHCQ. Et c'est introuvable.

MG. Non. Non, tout ça est épuisé.

APHCQ. Pourtant, le texte est revenu au programme en histoire de première secondaire...

MG. J'en suis très conscient. Mais ce sont les problèmes des maisons d'édition au Québec. Et quand VLB a été racheté par Ville-Marie littérature, qui, au bout du compte, appartient à Québecor, ils ont pilonné tous les livres qui n'étaient pas des vendeurs réguliers. Alors tous mes livres, mon théâtre a été pilonné. Tout ce que j'avais fait. Tous les invendus. Il n'y en avait pas énormément.





APHCQ. Mais normalement, vous avez la possibilité de racheter ces livres?

MG. Oui. Ils ont fait une erreur splendide. Normalement, dans tous les contrats, les auteurs ont le droit de racheter les livres à un coût très modique, avant qu'ils ne pilonnent leurs livres. Donc, le contrat a été brisé et on a récupéré une chose : nos droits. Donc, ils n'ont plus rien à faire avec ça. C'est le seul avantage. Plusieurs auteurs dramatiques ont vu leurs textes pilonnés. C'est ridicule, parce qu'une pièce peut rester là, stagnante un bout de temps, et tout à coup, reprendre.

Donc quand on a pensé à le faire en théâtre d'ombre, c'est moi qui ait eu cette idée-là. Michel Gravel avait envie de travailler dans cette forme-là. Et moi j'ai dit, écoutez, je vous offre de faire l'épopée de Gilgamesh. C'est le premier récit de l'histoire de l'humanité. C'est très clair que le théâtre d'ombres est une des plus anciennes formes, si ce n'est pas la plus vieille forme de spectacle. Ce n'est pas difficile de s'imaginer dans la caverne à projeter des ombres avec le feu... Il me semblait que ça marcherait. Mais on n'a pas pris de chance, on a fait des ateliers avec des enfants. On a voulu voir avec les enfants ce qui était le plus important pour eux dans cette histoire-là. Vérifier le vocabulaire. Et voir de quoi on avait besoin pour présenter cette histoire-là, les personnages. Donc on a fait des ateliers sur le texte et des ateliers sur le visuel. Je leur ai conté l'histoire en premier, ensuite on leur a demandé de choisir un morceau, une scène et de faire leur petit show eux-mêmes. Cela nous a permis d'approviser le texte. Ça m'a permis de faire mon deuil, aussi, de choses que j'aimais beaucoup mais qui n'étaient pas vraiment importantes pour l'histoire. On leur avait demandé ce qui était vraiment important dans l'histoire et ils nous avaient répondu : « Ça, ça, ça. » Et ils avaient parfaitement raison.

APHCQ. Il y a l'homme de théâtre, mais le conteur aussi, chez vous. Et il y a quelque chose de très impressionnant qui passe à l'oral.

MG. Oui. C'est le conteur. Évidemment, il y a des choses qui appartiennent au rythme de la poésie. Il y a aussi que moi je travaille sur la musique, tout le long. C'est très, très, très précis. J'ai une petite machine pour les points de repère. Tout est « empiétage » parce que, à force, je pourrais y arriver, mais ce serait angoissant des fois... Je sais toujours où je suis et j'accélère parfois un peu pour arriver sur le tempo. Quand ça va bien, c'est extrêmement précis. Et nous on est content que vous ne soyez pas conscients

de ça. Moi, ça me donne mes « beats », mes sections, mes différents rythmes sont identifiés. C'est très, très clair. Ce qui varie, c'est la sensibilité... Écoutez, quand j'ai des tout-petits, tout-petits... Je deviens un peu plus « mononcle », j'explique plus. Plus l'âge avance, plus je peux me permettre d'être plus musical. Ça dépend comment je le sens, je laisse aller dans un sens ou dans l'autre. Mais ça dépend du public. Mais oui c'est un travail rythmique, mélodique. Michel Côté a une façon fascinante de travailler. Moi, quand mon texte a été bien établi, je suis allé chez lui dans son petit studio enregistrer le texte. Et lui a bâti la musique autour, en se servant de mes « beats » à moi, mon rythme, ma respiration, de ce que je proposais comme couleurs à certains moments. Comment je faisais tel personnage et tout ça. Il a tout fait sa musique là-dessus. Il sert vraiment de ce qu'on lui propose. Et ensuite il revient et toi, il faut que tu te replaces là-dedans. Mais c'est très faisable. C'est extrêmement intéressant. Ça lui permet de faire une musique qui enrobe le texte, l'habille, le supporte...

◆ ◆ ◆
*Et j'ai dit, donc, pour vous,
c'est une épopée importante?
Chez nous, tout le monde
connaît l'épopée de Gilgamesh,
les enfants l'apprennent à l'école.
On a des images de l'Irak,
très, très polluées...
C'est leur grande épopée.*
◆ ◆ ◆

APHCQ. Et il y a le visuel, aussi.

MG. Oui. On voulait évidemment que le spectacle, visuellement, fonctionne. C'est pour ça qu'on a fait une deuxième version. C'est la deuxième version, c'est le visuel qu'on a amélioré. Mais c'est évident qu'il y a le texte d'abord. Et on avait pensé, peut-être à faire un enregistrement de ma voix... Et à un moment donné, je me suis dit moi-même et on s'est tous dit en même temps : Il faut que je le fasse. Parce que c'est l'idée d'une parole et qu'il faut que j'endosse mon habit de barde. Que je me mette dans ce rôle de conteur.

APHCQ. Vous disiez dans une entrevue que j'ai entendue, que c'était un texte ancien mais que vous n'en aviez pris qu'une bribe. Et vous parliez des Balkans...

MG. Oui. Dans les Balkans en 1932, quelque part, un homme, qui est un folkloriste, un vrai, un cueilleur, avait trouvé un barde,

analphabète, qui lui a récité, finalement, après toutes sortes de péripéties, une épopée. Et c'était l'épopée de Gilgamesh. Avec ses variantes, mais c'était très visiblement l'épopée de Gilgamesh. Et le monsieur en pleurait presque quand il a vu, quand il a découvert. Le chercheur l'avait enregistré, car il ne comprenait pas vraiment ce que le « barbe » disait, il parlait dans un dialecte... Et beaucoup plus tard, il a trouvé quelqu'un qui lui a traduit tout ça... Et à un moment donné, il s'est rendu compte que c'était l'épopée de Gilgamesh. Un moment donné, quand je travaillais sur le texte, j'ai rencontré, à l'école de ma fille, sa petite camarade dont le père est Irakien. Et un jour, il vient la chercher chez nous. Un monsieur ingénieur, architecte... Et il me demande ce que je fais. Et je lui dis : ce que je fais, ça va vous intéresser beaucoup, je travaille sur une version pour enfants de l'épopée de Gilgamesh. Et le monsieur est devenu les yeux pleins d'eau, ému complètement. Et il m'a dit mais comment ? Mais comment ? C'est l'épopée de mon pays ! Et c'était la guerre du Golfe. Et il m'a dit, vous savez, il y a des gens à qui je ne dis même pas que je suis Irakien. Et là je trouve quelqu'un qui travaille là-dessus ! Il était complètement bouleversé. Et j'ai dit, donc, pour vous, c'est une épopée importante ? Chez nous, tout le monde connaît l'épopée de Gilgamesh, les enfants l'apprennent à l'école. On a des images de l'Irak, très, très polluées... C'est leur grande épopée.

APHCQ. Et vous contribuez à la rendre accessible...

MG. Oui. Je suis content d'y participer... Et à accomplir le pari de Gilgamesh... de devenir mondialement célèbre ! (rires) Il a gagné son pari !

APHCQ. Merci beaucoup.

*Entrevue faite par
Martine Dumais (Cégep Limoilou)
et Julie Gravel-Richard
(Collège François-Xavier-Garneau);
transcription faite par
Julie Gravel-Richard.*

L'APHCQ tient à remercier l'équipe du Théâtre les Gros Becs pour l'accueil et les démarches facilitant la rencontre avec M. Garneau.

POUR INFORMATION
www.petittheatre.qc.ca/gilgamesh.php

N'oublions pas Raoul Wallenberg

NDLR. Cet article a été publié dans *Le Devoir* en janvier dernier. Nous remercions l'auteur, M. Cotler, et le journal *Le Devoir* de nous avoir permis de reproduire cet article.

Le mercredi, 17 janvier, marquait le 62^e anniversaire de la disparition, en 1945, de Raoul Wallenberg, ce diplomate suédois de l'époque de la Deuxième Guerre mondiale que les Nations unies ont appelé « le plus grand humaniste du XX^e siècle ». Par respect pour ce héros de l'humanité, le 17 janvier est maintenant appelé, au Canada, journée Raoul Wallenberg et est une journée commémorative officielle.

En effet, ce Suédois non juif, ce saint juste des nations, celui qui fut le premier au Canada à recevoir le titre de citoyen honoraire incarne l'adage talmudique et islamique selon lequel sauver une seule vie, c'est comme sauver l'univers entier. Ce héros perdu de l'Holocauste a affronté la machine meurtrière des nazis en Hongrie et a montré que même un homme seul peut changer le cours des choses, qu'on peut résister et qu'on peut avoir raison du mal.

Son héroïsme incroyable a mené Wallenberg :

- à délivrer des Shutzpasses (des laissez-passer diplomatiques conférant l'immunité) à des Juifs au risque de sa vie, à Budapest, menant ainsi d'autres gouvernements à suivre son exemple ;
- à établir des refuges à Budapest, qu'on en est venu à appeler le « ghetto international », incitant une fois de plus d'autres légations à lui emboîter le pas, une initiative qui a permis à elle seule de sauver la vie à quelque 32 000 personnes ;
- à sauver des milliers de personnes de la déportation et de la mort en octobre 1944, lorsque le gouvernement fantoche nazi des Croix fléchées au pouvoir en Hongrie a procédé à une vague

de déportations meurtrières et d'atrocités, en délivrant encore des Shutzpasses aux personnes en danger dans les gares de chemin de fer, les faisant ainsi descendre de trains sur le point de les emporter vers une mort certaine ;

- à suivre personnellement, en novembre 1944, les milliers de Juifs, surtout des femmes et des enfants, qui avaient été forcés de partir à pied pour un voyage de 200 kilomètres vers la mort, afin de leur distribuer de la nourriture, des médicaments et des documents improvisés ;
- à oser son dernier sauvetage, peut-être le plus mémorable, lorsque les nazis avançaient sur Budapest à la fin de la guerre et menaçaient de faire sauter le ghetto de la ville afin de liquider ce qui restait des quelque 70 000 Juifs de Hongrie, lorsqu'il a fait savoir aux généraux nazis qu'ils seraient traduits en justice, voire exécutés, pour leurs crimes de guerre. Les nazis renoncèrent alors à leur ultime assaut contre Budapest et les vies de dizaines de milliers de Juifs furent sauvées une fois de plus grâce au courage d'un seul homme.

Aux yeux des Juifs, Wallenberg a toujours été un ange gardien. Quant à Adolf Eichmann, le bureaucrate homicide à qui on doit la Solution finale, il appelait Wallenberg le « Judenhund Wallenberg », ce « chien de Juif de Wallenberg ».

CE QUE L'HUMAIN A DE MEILLEUR

Il nous faudrait en apprendre plus sur l'héroïsme sans égal de ce grand humaniste, y réfléchir et le laisser nous inspirer. En protégeant des civils au cours d'un conflit armé, il a symbolisé ce que l'âme humaine a de meilleur. Ses avertissements aux nazis, ce présage des principes qui seraient énoncés et défendus à Nuremberg, après la guerre, donnent corps à quelque chose de plus : les rouages du droit humanitaire.

Raoul Wallenberg n'a pas été qu'un grand humaniste. Il a aussi joué un rôle indispensable dans la lutte pour la reconnaissance des droits et de la dignité de la personne. Nous ne devons jamais oublier que le respect des droits de la personne est l'affaire de chacun d'entre nous, chez nous, au travail, dans nos relations personnelles, chaque fois que nous avons la possibilité de poser des actes bienveillants et compatissants, d'améliorer la vie d'une victime de discrimination ou d'un défavorisé.

Nous devons nous donner pour tâche de parler au nom de ceux qui n'ont pas de voix, témoigner au nom de ceux qui ne peuvent se défendre, démontrer que nous pouvons être nous-mêmes les instruments du droit international des droits de la personne.

Irwin Cotler

Député fédéral de Mont-Royal et ancien ministre de la Justice et procureur général du Canada, l'auteur est également professeur de droit (en congé) à l'université McGill et a été président de la commission internationale chargée de découvrir ce qu'il est advenu de Raoul Wallenberg.

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS

L'histoire est au bout de vos doigts



www.capauxdiamants.org

Tél. : (418) 656-5040 • Téléc. : (418) 656-7282
revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca



Nous nous souvenons...



Réflexions sur la situation qui a mené à la guerre de Corée

Nous connaissons tous et toutes les causes de la tristement célèbre guerre de Corée (juin 1950-juillet 1953) et nous savons que le fait que la Corée ait été libérée, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, par les troupes étatsuniennes et soviétiques a joué un rôle très important dans l'intensification de la rivalité entre les deux superpuissances, chacune d'entre elles tenant à «SA» zone d'influence dans la péninsule coréenne.

C'est ainsi que la Corée est officiellement divisée et que sont nées, en 1948, au Nord, la République démocratique populaire de Corée (Corée du Nord), et au Sud, la République de Corée (Corée du Sud), leur rivalité éclatant en juin 1950 quand le Nord envahit le Sud, déclenchant la guerre de Corée. Les détails des campagnes militaires de cette terrible guerre sont également bien connus et facilement accessibles dans toutes sortes de manuels, d'ouvrages de vulgarisation et de livres plus spécialisés utilisés par les professeurs de cégep pour préparer leurs cours.

C'est en repensant à tout cela que je me suis demandé s'il n'était pas temps d'aller au-delà de cette approche qui a tendance à laisser les Coréens «dans le flou». N'ont-ils pas, après tout, joué un rôle actif dans le déroulement de leur propre histoire? Nos étudiants et étudiantes ne sont certes pas censés devenir des spécialistes mais vu que l'on parle de plus en plus de l'Asie, y compris de la Corée, dans les média, il pourrait être intéressant de mieux leur expliquer la situation locale qui s'est combinée à ce début de guerre froide et qui a contribué à l'éclatement de ce conflit. D'où ces quelques réflexions dans lesquelles j'organise mes idées – il ne peut donc pas (j'en suis désolé) y avoir de notes infrapaginales puisqu'il ne s'agit pas d'une recherche faite spécifiquement pour notre Bulletin. Si besoin est, on pourra toujours, plus tard, parler ensemble d'une bibliographie.

LA DÉFAITE DU JAPON, LA POPULATION CORÉENNE LOCALE ET LE RETOUR DES CORÉENS QUI ÉTAIENT EN EXIL PENDANT LA PÉRIODE DE COLONISATION JAPONAISE DE LA CORÉE (1910-1945)

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, même si ce ne sont pas les Coréens qui ont vaincu le Japon, la défaite du Japon implique la libération d'une Corée colonisée qui n'y était pas préparée. Ces premiers commentaires sont importants car ils aident à comprendre pourquoi il n'y a pas eu, en Corée, l'émergence d'un «héros de l'indépendance» qui tirerait sa légitimité de la victoire contre les Japonais et qui serait, pour cette raison, facilement acceptable et accepté par pratiquement tout le monde, Coréens ou non.

Qui plus est, les Coréens avaient différentes idées à propos de ce que la Corée devrait être et une soixantaine de partis politiques se forment dès la libération. Mais aucun n'a plus de légitimité ou de soutien populaire que les autres et il en est de même pour les réfugiés politiques coréens qui rentrent de l'étranger, et ce même si ces patriotes ont tendance à croire, cela peut facilement se comprendre, que le fait d'avoir été dans la résistance en dehors du pays leur donne comme un «droit» de diriger la Corée puisqu'il ne fait aucun doute qu'ils n'ont pas pu collaborer avec l'occupant japonais.

Pourtant, contrairement à ce que l'on pourrait penser, la plupart des Coréens qui étaient restés en Corée sont partisans de

l'instauration d'une véritable démocratie, peu importe si elle est de droite, du centre ou de gauche, et peu importe si ses dirigeants reviennent d'exil ou s'ils étaient restés en Corée pendant la période de colonisation japonaise (1910-1945). Le concept le plus répandu est celui d'élections libres dont les résultats devraient définir le sort de la Corée afin que rien ne soit arrêté à l'avance et afin que la décision ne vienne surtout pas des grandes puissances qui libèrent la Corée.

Mais il n'en reste pas moins que les patriotes coréens qui rentrent d'un long exil à l'étranger se sentent et se disent plus prêts que les autres à prendre la direction du pays. Le problème est qu'ils ne parviennent pas à s'unir car ils étaient en exil dans des endroits et des systèmes différents les uns des autres. Ils sont donc divisés en différents groupes dont les idéaux ne sont pas toujours compatibles et ils ne sont pas non plus facilement enclins à laisser des élections libres décider du sort de la Corée et, par extension, de leur sort.

Mais il n'en reste pas moins que les patriotes coréens qui rentrent d'un long exil à l'étranger se sentent et se disent plus prêts que les autres à prendre la direction du pays.

Certains de ces groupes de patriotes coréens qui rentrent d'exil en 1945 sont bien connus, d'autres le sont peut-être moins. Les plus importants parmi ces groupes de patriotes qui rentrent d'un long exil sont le groupe des patriotes conservateurs de droite du gouvernement provisoire en exil dans la Chine du Guomindang. Le fait que leur gouvernement en exil existe depuis 1919 leur donne à croire que cela leur confère automatiquement plus de légitimité qu'aux groupes rivaux, ce qui fait en sorte qu'ils vont avoir tendance à refuser tout débat, rendant ainsi la situation encore plus compliquée.

Parmi leurs rivaux qui rentrent eux aussi d'exil se trouvent différents groupes de résistance armée de droite comme de gauche qui avaient tenté d'organiser des mouvements de résistance contre le Japon à partir du côté chinois de la frontière entre la Corée et la Chine. Il avait été facile pour ces réfugiés politiques coréens de se fondre dans la population locale où ils ont trouvé le soutien dont ils avaient besoin parce que plus de un million de Coréens vivaient déjà dans ces zones frontalières de la Chine du Nord-Est (Mandchourie). Il s'agit de Coréens qui avaient émigré en Chine pour des raisons économiques à partir du milieu du 19^e siècle, donc bien avant 1910 et le début de la colonisation japonaise. À l'époque, ces Coréens avaient émigré en Chine tout simplement parce que les terres de cette partie de la Chine du Nord-Est (Mandchourie) étaient beaucoup plus fertiles qu'en Corée.

Mais les activités de résistance armée de ces patriotes coréens étaient devenues tellement difficiles après la conquête de la Chine du Nord-Est (Mandchourie) par l'armée coloniale du Japon, en 1931, qu'ils décidèrent de se diviser selon leurs idéaux politiques. La droite rejoint le gouvernement provisoire en exil dans la Chine du Guomindang et la gauche rejoint soit les forces communistes chinoises de Mao Zedong, soit les provinces maritimes de l'URSS, où il y avait également une petite communauté de Coréens qui avaient émigré





en Russie au 19^e siècle pour les mêmes raisons économiques que les Coréens qui avaient émigré en Chine à la même époque.

N'étant pas citoyens soviétiques et étant des réfugiés politiques, les patriotes coréens qui sont passés en URSS en 1931 échappent, en 1937, aux déportations de Staline. Il faut se rappeler ici qu'en 1937, Staline déporte les Coréens soviétiques des provinces maritimes de l'URSS (donc les immigrants du 19^e siècle) vers les déserts d'Asie centrale de peur qu'ils collaborent avec le Japon. Et cela malgré le fait que le Japon était bel et bien la puissance colonisatrice qui occupait la terre de leurs ancêtres... ce qui semble avoir échappé à Staline. De toute façon, le résultat en est que les patriotes coréens arrivés dans les années 1930 se retrouvent à être les seuls à pouvoir rester sur la frontière soviéto-coréenne (la logique des décisions de Staline m'a toujours échappé) d'où ils continuent leurs activités de résistance contre le Japon. Kim Ilsông (1912-1994) était justement un dirigeant pas très important de ce groupe de patriotes des Maritimes qui retournent en Corée en 1945.

Et puis il y a, bien sûr, les patriotes coréens qui sont en général les plus connus, ceux qui arrivent d'exil, en 1945, directement avec et grâce aux troupes soviétiques et étasuniennes. C'est le cas du groupe de Coréens soviétiques d'Asie centrale «formé» par Staline, qui avait tout simplement demandé à ces Coréens «d'oublier» la déportation de 1937 une fois qu'il s'était rendu compte de l'aide que de loyaux communistes soviétiques coréens pourraient lui apporter en Asie. Mais c'est également le cas du célèbre Syngman Rhee (Yi Sûngman) (1875-1965), qui rentre en Corée, lui, avec les troupes étasuniennes. Syngman Rhee (Yi Sûngman) avait étudié aux États-Unis puis était brièvement retourné en Corée, de 1910 à 1911, pour finalement repartir en exil aux États, ce qui fait qu'il ne connaissait pas mieux la réalité coréenne que tous les autres qui rentraient comme lui d'un long exil.

La population coréenne locale s'organise et tente de ne dépendre ni du retour d'exil des patriotes coréens ni des Soviétiques ni des États-Uniens. Les Coréens qui étaient restés en Corée pendant les 35 ans de colonisation japonaise étaient prêts, malgré leurs divisions, à affronter le futur, la droite comme la gauche ou le centre modéré. C'est ainsi que sont organisés, un peu de partout en Corée, des comités locaux pour que tous les Coréens puissent participer aux décisions sur l'avenir du pays et c'est en grande partie l'attitude des Soviétiques et des États-Unis envers ces comités locaux qui va compliquer la situation et diviser encore plus la Corée et les Coréens.

Les forces soviétiques arrivent dans «LEUR» zone mieux préparés que les États-Unis dans la leur. Les Soviétiques, qui arrivent dès le 9 août 1945, décident de jouer la carte de la propagande facile en tentant dès le début de se rendre populaires. L'état-major des forces soviétiques comprend des officiers supérieurs très habiles, dont Terentiy Shtykov (1907-1964) qui, plutôt que d'imposer un gouvernement militaire soviétique, réalise qu'il sera plus rentable de tenter de gagner la confiance d'une bonne minorité de Coréens. L'URSS accepte de reconnaître les comités locaux organisés dans leur zone par les Coréens, que ces comités soient de gauche ou non, et les Soviétiques se contentent d'encadrer le travail de ces comités tout en aidant les Coréens à lancer des campagnes d'arrestation des principaux collaborateurs coréens du Japon, une «chasse» aux collaborateurs qui rend les troupes soviétiques extrêmement populaires.

Kim Ilsông (1912-1994), qui ne fait pas partie du groupe des Coréens soviétiques, est donc traité comme les autres et il est forcé de travailler avec les autres, communistes ou non, et c'est la raison

pour laquelle il devra attendre le retrait des troupes soviétiques, au début de septembre 1948, et la proclamation de la République démocratique populaire de Corée (Corée du Nord), avant de pouvoir commencer à purger tous ceux qui s'opposent à lui pour s'accaparer tous les pouvoirs.

Mais dans le Sud de la Corée, dans la zone étasunienne, la situation est tout à fait différente. Les Soviétiques le savent et ils en profitent autant qu'ils le peuvent pour faire «briller» leur zone auprès des Coréens. Les troupes étasuniennes n'arrivent qu'au début de septembre 1945 et elles commettent l'erreur de refuser de faire confiance aux Coréens. Les États-Unis établissent un gouvernement militaire étasunien (1945-1948) dirigé par un gouverneur militaire qui dépend directement du général Hodge et ils demandent à la police japonaise de retarder son évacuation de la Corée afin d'aider les États-Unis à maintenir l'ordre dans la zone Sud.

Cette erreur est d'une importance stratégique puisque, dans ces conditions-là, il est évident que les Coréens qui ont collaboré avec le Japon, bien qu'ils soient détestés par le reste de la population qui crie vengeance, n'ont non seulement pas été inquiétés mais qu'ils ont en plus de ça aidé les États-Unis à installer leur gouvernement militaire, ce qui contribue à rendre les États-Unis, encore moins populaires auprès des Coréens. En plus de cela, le gouvernement militaire étasunien se lance, dans «SA» zone, dans une véritable chasse aux communistes parce qu'il est effrayé par la vitalité de la gauche coréenne, y compris, bien sûr, dans la partie Sud du pays.

Les dirigeants communistes coréens qui se trouvent dans la zone Sud, bien qu'opposés eux aussi à la tutelle étrangère, qu'elle soit étasunienne ou soviétique, se sentent forcés par les circonstances de passer de plus en plus nombreux au Nord, se ralliant à la position soviétique et contribuant ainsi à rendre de plus en plus difficile l'union politique entre les zones Sud et Nord. Il est également très important de se rappeler que, à cette époque, de nombreux intellectuels coréens, dégoûtés par l'attitude des États-Unis, passent aussi au Nord, mordant à pleines dents dans la propagande soviétique, ce qui va contribuer à donner au Nord, du moins au début, bien sûr, une légitimité qui lui permettra de se lancer beaucoup plus vite que le Sud dans la reconstruction et le développement du pays. Malheureusement, une fois que Kim Ilsông (1912-1994) aura réussi à prendre tous les pouvoirs, la plupart de ces intellectuels seront purgés et disparaîtront, soit avant soit après la guerre de Corée. Encore aujourd'hui, on ne sait même pas quand certains d'entre eux sont morts.

Quant à Syngman Rhee (Yi Sûngman) (1875-1965), plutôt que de travailler avec les autres Coréens pour créer un pays indépendant uni, il préfère se mettre carrément «à la disposition» des États-Unis, connaissant bien le monde occidental puisqu'il avait passé la plus grande partie de sa vie aux États-Unis, et qu'il avait marié, en 1934, une interprète autrichienne rencontrée à Genève, Francesca Donner (1900-1992). C'est donc, contrairement à ce qu'on pourrait penser, beaucoup plus facile pour Syngman Rhee (Yi Sûngman) d'obtenir tous les pouvoirs, au Sud, que cela l'est pour Kim Ilsông (1912-1994), au Nord.

COMMENT KIM ILSÔNG (1912-1994) ARRIVE-T-IL DONC AU POUVOIR DANS LE NORD DE LA CORÉE?

Sur la scène internationale, ce sont, bien évidemment, l'URSS et les États-Unis qui jouent le rôle principal. Mais on a facilement tendance à oublier que, en septembre 1947, à l'ONU, les États-Unis rejettent le plan soviétique de retirer les troupes soviétiques et



étatsuniennes de la Corée et de laisser les Coréens décider démocratiquement de leur avenir. Cela fait souvent sourire et on ne prend en général pas au sérieux cette tentative soviétique. Pourtant, elle montre bien que les Soviétiques savaient que la gauche coréenne était déjà encore tellement populaire qu'elle risquait fort d'en sortir gagnante et que c'était la raison pour laquelle l'URSS faisait une telle proposition.

Finalement, en mai 1948, c'est au tour de l'URSS de « se venger » en refusant de tenir, dans « LEUR » zone, des élections qui seraient supervisées par l'ONU, estimant que l'ONU est, selon eux, bien trop proétatsunienne. L'impasse reste totale et les États-Unis, qui viennent de terminer, dans « LEUR » zone, une purge sanglante des communistes sud-coréens, convainquent l'ONU d'accepter que les élections soient faites seulement dans le Sud, fin mai 1948 pour le pouvoir législatif et juillet 1948 pour le pouvoir exécutif. C'est ainsi qu'est créée, en août 1948, la République de Corée – Corée du Sud, république présidentielle qui a Syngman Rhee (Yi Sŭngman) (1875-1965) comme premier président, de 1948 à avril 1960. Puis les troupes étatsuniennes se retirent finalement de la Corée du Sud en juin 1949.

Au Nord, en réaction à la création, avec l'appui de l'ONU, d'une Corée du Sud séparée, des élections locales créent, en septembre 1948, la République démocratique populaire de Corée – Corée du Nord. Ce détail est très important car il aide à mieux comprendre pourquoi, à l'époque, autant de Coréens, surtout les intellectuels, ont tendance à voir les États-Unis plutôt que l'URSS comme ceux qui étaient responsables de la division de la Corée et de la création de deux Corées séparées. Et il est évident que l'URSS va profiter de cet avantage que les États-Unis lui donnent sans même s'en rendre compte.

L'URSS espère toujours manipuler le gouvernement coréen local – comme ils sont en train de le faire dans les pays d'Europe centrale et orientale, et ce sont les Coréens soviétiques qui sont chargés de le faire, sous la direction de Hô Ka-I (1908-1953), pourtant encore pratiquement inconnu aujourd'hui en Occident. Selon les directives de Staline, c'est pour pouvoir mieux contrôler la situation que Hô Ka-I continue à forcer tous les groupes politiques à travailler ensemble dans un gouvernement de coalition, que cela plaise ou non à Kim Il-sŏng. Surtout que Kim Il-sŏng a un autre rival de taille, Pak Hŏnyŏng (?-1953), le secrétaire-général du Parti du travail de Corée (le Rodongdang), le nouveau parti communiste fondé à Seoul, la ville principale, en 1945. Ce Pak Hŏnyŏng (?-1953) avait justement été forcé de passer au Nord parce que le gouvernement militaire étatsunien avait déclenché une purge des communistes dans la zone Sud.

Mais Staline ne faisait pas confiance à Pak Hŏnyŏng parce qu'il était un communiste local qui n'avait jamais eu aucun lien avec les Soviétiques et le nationalisme des Coréens, y compris des communistes, l'effrayait. Cependant, Staline ne savait pas trop à qui il pouvait faire confiance étant donné que les Coréens soviétiques comme Hô Ka-I avaient quand même le désavantage d'être des citoyens soviétiques qui avaient été en plus de cela déportés dans



<http://fr.wikipedia.org/wiki/Corée>

des endroits – l'Asie centrale – qui n'avaient rien à voir avec la Corée et qu'ils pourraient éventuellement s'avérer ne plus être aussi malléables que voulu une fois mis au pouvoir dans un pays qui ne faisait pas partie de l'Union soviétique.

Faute de mieux, Staline a donc choisi un simple capitaine de la résistance qui n'était pourtant pas encore très connu, Kim Il-sŏng (1912-1994), et c'est ainsi que Kim Il-sŏng, presque par défaut, a pu monter au pouvoir en Corée du Nord. En fait, Kim Il-sŏng avait, sans même s'en rendre compte, impressionné les Soviétiques le jour où il avait été chargé, en octobre 1945, de lire le discours officiel qui remerciait l'URSS d'avoir libéré la Corée. Les Soviétiques étaient alors à la recherche de subalternes coréens ambitieux mais pas très connus et surtout malléables et facilement influençables afin de les charger de surveiller les leaders coréens, les communistes tout autant que les autres.

Kim Il-sŏng avait ainsi réussi à gagner la confiance des Soviétiques, qui décidèrent, en 1948, que ce Kim Il-sŏng serait tout simplement un meilleur « pion » que n'importe quel autre communiste local puisqu'il venait de faire ses preuves dans la tâche surnoise qui lui avait été confiée. Surtout que, de toute façon, il resterait toujours des Coréens soviétiques comme Hô Ka-I qui pourraient être utilisés pour surveiller Kim Il-sŏng, une mission beaucoup moins dangereuse et beaucoup moins risquée que de carrément donner le pouvoir aux Coréens soviétiques.

Conclusion inattendue : Kim Il-sŏng (1912-1994) peut désormais commencer à s'accaparer tous les pouvoirs en Corée du Nord au nez et à la barbe des Soviétiques. Kim Il-sŏng va, entre autres, profiter directement du fait que les troupes soviétiques, confiantes que leur choix leur permettra de mieux contrôler la Corée du Nord, se retirent totalement de la Corée du Nord, à la fin de 1948, au moment où l'armée coréenne, au Nord, est renforcée, en 1949, par le retour en Corée des militaires communistes coréens qui étaient jusqu'alors restés en Chine pour aider les communistes chinois dans leur révolution, qu'ils gagnent en 1949.

Staline est loin de s'imaginer que Kim Il-sŏng va purger, lentement mais de façon diaboliquement continue pendant les dix années qui suivent, non seulement les communistes coréens locaux mais aussi les Coréens soviétiques. Tout d'abord, pour se concilier les Coréens qui venaient de rentrer de Chine, Kim Il-sŏng donne le poste cérémonial de chef d'État à leur chef, Kim Tubong (1905-?), avant de se débarrasser de lui, après la guerre de Corée, en 1957.

Pendant ce temps, Kim Il-sŏng profite également de la guerre de Corée pour consolider son contrôle de tous les rouages du système en purgeant petit à petit tous ses adversaires, les remplaçant par ses hommes de confiance et surtout par des membres de sa famille. C'est ainsi que se développent peu à peu non seulement le culte de la personnalité de Kim Il-sŏng mais aussi un culte de sa famille, dont les membres sont tous transformés en « grands patriotes » depuis les 1800s et avant. On a là le début d'une véritable mystification qui a certainement fait rougir Staline de jalousie dans

(Suite à la page 23 : Corée)

Le maccarthysme: de la HUAC à Charlie Chaplin

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, l'URSS, avec qui les États-Unis avaient signé une alliance de principe pour gagner la guerre, est devenu un ennemi. Staline fait fi de la doctrine Truman et, selon les Américains, menace de déborder au-delà de «sa» sphère d'influence. De tout cela résulte un climat international tendu. La compétition pour le statut de première puissance mondiale est féroce. Les impérialismes américain et soviétique s'affrontent. On entre dans l'ère de la course aux sphères d'influence qui, par surcroît, passe par l'armement nucléaire. Ce match d'intimidation donne lieu à l'épisode du blocus de Berlin en 1948. Staline en rajoute et décide lui-même de gouvernements qui siègent en Europe de l'Est. Il les maintient par la force. Des bataillons de l'Armée Rouge occupent et imposent la ligne de conduite. L'image que l'URSS projette à l'extérieur est négative et menaçante. L'Occident s'en méfie démesurément. La notion des desseins agressifs soviétiques devient une prémisse acceptée sans question par les médias d'information¹.

La politique étrangère américaine, c'est-à-dire l'aide économique aux pays d'Europe (Plan Marshall) et la politique d'endiguement («containment») de Truman qui prévoient le soutien américain aux peuples libres, et l'aide au maintien d'un régime démocratique face à la perversion totalitaire communiste, reflète tel un miroir sur la politique intérieure. De 1945 à 1950, l'administration Truman se préoccupe de plus en plus des volontés communistes qui se trouvent en sol américain.

À partir de 1945, la *House of Un-American Activities* (HUAC), qui avait été mise en place en 1938 dans le but d'enquêter sur les activités des nazis et des communistes aux États-Unis, prend plus d'ampleur.

En mars 1947, le décret présidentiel 9835 impose à tout fonctionnaire fédéral de se soumettre à une procédure d'évaluation de son loyalisme. La même année, le loi Taft-Hartley votée par le très conservateur congrès élu en 1946 impose à tout dirigeant syndical de prêter serment qu'il ne fait pas partie du parti communiste ou qu'il ne soutient pas une organisation qui prône ou enseigne le renversement du gouvernement par des moyens inconstitutionnels.

Au tournant de la décennie 1950, les États-Unis vivent visiblement dans une atmosphère de grande peur du communisme. Cette crainte sera de surcroît alimen-

tée par l'explosion de la bombe atomique soviétique, la victoire de Mao Tsé-toung en Chine en 1949 et par la guerre de Corée (1950-1953).

Face au «péril rouge», l'opinion publique américaine est inquiète. Elle demande qu'on réfrène ceux qui menacent la liberté du monde. Elle réclame qu'on agisse pour enrayer le communisme. Joseph R. McCarthy, sénateur du Wisconsin, entreprend alors une campagne pour dénoncer une conspiration communiste au sein du Département d'État. Lors d'un discours prononcé à Wheeling, en Virginie, le 9 février 1950, il signale: «I have in my hand fifty-seven cases of individuals who would appear to be either card carrying members or certainly loyal to the Communist Party, but who nevertheless are still helping to shape our foreign policy²». Il ajoute, d'un ton résolument alarmiste: «when a great democracy is destroyed, it will not be because of enemies from without, but rather because of enemies from within³». Sa campagne va obtenir un succès qui le surprendra lui-même et il viendra à accaparer l'avant-scène au Congrès. On parle alors d'une véritable «chasse aux sorcières» qui commence aux États-Unis.

McCarthy va utiliser la *House of Un-American Activities* pour soumettre tous les employés fédéraux à un contrôle de loyauté. Tous les domaines de la société américaine y passeront: l'enseignement (notamment supérieur); la radio et la télévision; les syndicats; les milieux intellectuels (autodafés d'œuvres littéraires); les laboratoires.



www.nuclearweaponarchive.org/Russia/Soviethead.html



www.tamilpakkam.com/TamilPakkamWallpapers/Chaplin.jpg

Charlie Chaplin

Les studios d'Hollywood ne seront pas épargnés. En 1952, victime d'une campagne de presse d'autant plus violente qu'il a conservé des amitiés coupables et qu'après un séjour de quarante et un ans aux États-Unis il n'a toujours pas pris la nationalité américaine, Charlie Chaplin se voit contraint à l'exil en Europe. Son visa est supprimé.

La réplique de Chaplin viendra cinq ans plus tard avec le film *Un roi à New York*. Tourné en Grande-Bretagne en 1957, ce long métrage contient une violente condamnation de l'obscurantisme du maccarthysme.

Installé en Suisse à partir de 1952, Chaplin, visiblement dégoûté par l'Amérique qui l'a chassé, ne retournera, par la suite, qu'une seule fois aux États-Unis. Il reçoit, en 1972, un oscar reconnaissant sa contribution à l'industrie cinématographique et récompensant l'ensemble de son œuvre.

Carol Lemire

Étudiant à la maîtrise en histoire

1. David Seppo, «L'URSS et le mouvement pour le désarmement et la paix», *Revue internationale d'action communautaire*, automne 1984, p. 102.
2. William Klingaman, «Appendix V: Speech at Wheeling, West Virginia, February 9, 1950», in *Encyclopedia of the McCarthy era*, New York, Facts on File, 1996, p. 435
3. *Ibid.*, p. 434.



Georges-Émile Lapalme (1907-1985), le précurseur méconnu et mal-aimé

NDLR. En 2007, cela fait 100 ans que Georges-Émile Lapalme est né. Dans ce cadre et aussi s'intégrant dans notre dossier sur les années 50, nous avons demandé au journaliste bien connu Gilles Lesage de nous rappeler qui fût M. Lapalme et quel fut son apport à l'histoire du Québec. Journaliste de métier, Gilles Lesage a œuvré pour Le Devoir pendant une trentaine d'années, surtout à titre de correspondant parlementaire et de chroniqueur politique à l'Assemblée nationale du Québec. Nous le remercions d'avoir répondu favorablement à notre requête.



Georges-Émile Lapalme

De 1987 à 2003, l'Université du Québec à Montréal (UQAM) a tenu une dizaine de grands colloques en hommage à des leaders politiques du Québec contemporain. Le premier a été consacré à Georges-Émile Lapalme¹ (et le second à Jean Lesage, en 1988). Choix surprenant, selon certains, mais non pour d'autres. Car le chef libéral, qui a tenu tête à Duplessis, peut être considéré à juste titre, comme le Père de la révolution tranquille.

La Révolution tranquille fut préparée de longue main par des forces sociales mûrissant lentement sous l'effet de l'industrialisation et de l'urbanisation du Québec, par divers groupes et de nombreuses personnes, écrit Claude Corbo². La poussée réformatrice et modernisatrice que fut la Révolution tranquille s'est accélérée et manifestée dans toute sa vigueur avec l'élection de Jean Lesage, en juin 1960.

Pionnier, Lapalme y a joué un rôle décisif. Chef du Parti libéral du Québec (PLQ) de 1950 à 1958, chef de l'opposition à Duplessis à l'Assemblée législative de 1953 à 1960, il a œuvré à la reconstruction, à la modernisation et à la démocratisation de son parti, le rendant capable de renverser l'Union nationale. Il a contribué à d'importantes transformations des pratiques politiques québécoises. Il a assumé la tâche terriblement ingrate, mais nécessaire, de questionner et de critiquer Duplessis et ses successeurs éphémères (Paul Sauvé, Antonio Barrette), dans un contexte où les opposants étaient fort rares.

LE MAÎTRE MOT : DÉMOCRATIE

Lapalme a imaginé et exprimé un ambitieux programme « alternatif » de gouvernement, rendant explicite un nouveau projet de société porté par le PLQ. En 1958, il est remplacé par Lesage. En 1959, Lapalme rédige discrètement, en solo, un essai gigantesque, intitulé *Pour une politique, Mémoire à quelques personnes seulement*. Cet essai est

devenu le programme électoral du PLQ en 1960, feuille de route de « l'équipe du tonnerre » et de la Révolution tranquille. À preuve, les grandes mesures suivantes, esquissées par M. Lapalme :

- Démocratisation : « ...démocratiser, pas seulement le parti, mais la politique. »
- Révision de la loi électorale, assainissement des mœurs et coutumes électorales, droit de vote à 18 ans ;
- Financement populaire des partis : « Maîtriser la caisse pour ne pas être maîtrisé par elle. » ;
- Promotion de la langue et de la culture françaises, création d'un ministère des Affaires culturelles, de la délégation du Québec à Paris ;
- Création d'un ministère de l'éducation, instruction gratuite, de l'élémentaire à l'université inclusivement ;
- Richesses naturelles regroupées et mieux exploitées ;
- Expansion d'Hydro-Québec ;
- Planification, abolition du Conseil législatif par un COE (Conseil d'orientation économique et le reste à l'avenant.

« Lapalme a donné beaucoup plus qu'il n'a reçu, conclut Gérard Brady, l'un de ses principaux collaborateurs. Je crois qu'il mérite qu'on le reconnaisse comme le père de la démocratisation de la politique au Québec. Et cette reconnaissance englobe dans une bonne mesure le mérite des grandes réformes qui en sont nées. »³

Pour sa part, il y a 20 ans déjà, l'historien Jocelyn Létourneau remettait en question la mémoire dominante de l'ère duplessiste.

Les technocrates auraient occulté certains aspects majeurs de l'époque antérieure à la RT qui a vu leur triomphe. Selon lui, le régime duplessiste a connu un mode spécifique de régulation socio-économique, mettant en œuvre une stratégie cohérente, mais vite dépassée, de développement économique.⁴

DE LA TRADITION À LA MODERNITÉ

Il n'y a pas eu de génération spontanée, opinent plusieurs participants au colloque de 1987. « Une révolution pas si tranquille... avant 1960 », estime ainsi le professeur Roch Denis, de l'UQAM. Ce qui caractérise les années 1950, c'est l'exacerbation des « contradictions à tous les niveaux » et l'émergence du large mouvement social qui en résulte. Ce serait donc une erreur, selon lui, de réduire l'opposition au duplessisme à celle qui s'exerce sur le plan parlementaire, car la lutte déborde largement de la politique « politicienne ». Le mouvement ouvrier a surtout joué un « rôle de ferment ». Et les revendications sociales et démocratiques comportent aussi un « mouvement de revanche contre le retard historique ».⁵ Dans les années 1950, écrit l'historien Michael D. Behiels, le nationalisme traditionnel de Duplessis reflétait essentiellement les besoins et les aspirations d'une société rurale et

1. Les Actes de ce colloque ont été publiés en 1988, par les Presses de l'Université du Québec, sous la direction du professeur Jean-François Léonard. La plupart des notes qui suivent en sont tirées.
2. C. Corbo, « Aux sources de la Révolution tranquille : redécouvrir G.-E. Lapalme », dans J.-F. Léonard, dir. *Georges-Émile Lapalme*, Montréal, PUQ, 1988, p. 8.
3. G. Brady, « G.-E. Lapalme, tel que je l'ai connu », in *Ibid.*, p. 26.
4. J. Létourneau, « Saisir Lapalme à travers les enjeux d'une époque », in *Ibid.*, p. 37-46.
5. R. Denis, « Une révolution pas si tranquille... avant 1960 », in *Ibid.*, p. 61-71.



agricole. Les nationalistes progressistes ont uni leurs efforts sur le plan extra-parlementaire pour redéfinir un nouveau nationalisme répondant aux besoins d'une société urbaine et industrielle. Se démarquant de la bande de Trudeau et de *Cité libre* (fondé en 1950), qui se réfugient avec entrain dans l'internationalisme boy-scout, les néo-nationalistes veulent intégrer la classe ouvrière à leur projet, via un état «dynamique, profane et interventionniste»⁶ qui facilite l'émergence d'une bourgeoisie francophone.

Sur le même terrain, le professeur Guy Bouthillier estime que la nation canadienne-française ne se porte pas bien durant la décennie cinquante. Le français est menacé partout au Québec, la société s'américanise, et l'état fédéral amplifie cette perte d'identité. Un état fort s'impose qui, contrairement à celui de Duplessis, ne soit pas anti-social ni anti-syndical⁷. Le professeur Jean-Marc Pôtier opine que Duplessis a tout bonnement suivi la politique «libérale» de Taschereau, y ajoutant une collaboration active avec le clergé. Et Lapalme poursuit la politique de Godbout quant à une intervention plus active de l'État, mais le PLQ, en dépit de ses efforts, est toujours et encore dépendant de son grand frère fédéral, durant les années cinquante.⁸

En évoquant la formule politique de Lapalme, Vincent Lemieux confirme ce point névralgique. «Plusieurs contraintes rendent difficile pour Lapalme la définition d'une formule politique originale sur le plan politique, particulièrement sur le plan des relations entre Québec et Ottawa. Non seulement il est devenu chef du Parti libéral provincial grâce à l'initiative des libéraux fédéraux, mais pendant les huit années où il le dirige, le parti provincial se trouve dans un état de dépendance par rapport au parti fédéral... Duplessis dira de lui qu'il est le «commis-voyageur d'Ottawa» et en fera le symbole de la soumission des libéraux provinciaux aux libéraux fédéraux.»⁹

Pire encore, au plan électoral il y a des «pactes de non-agression entre les bleus à Québec et les rouges au pouvoir à Ottawa. (Même le député libéral Jean Lesage, dit-on, «pactise» avec le ministre duplessiste Antoine Rivard dans Montmagny-L'Islet, via leurs organisateurs réciproques ou identiques.) Critique, Lapalme s'oppose à l'autonomisme vide ou verbal («qu'est-ce que Ça mange en hiver??») de Duplessis; il s'oppose même à l'impôt sur le revenu imposé au Québec par Duplessis en 1954. Il réclame des gestes concrets et dynamiques, notamment dans les ressources naturelles,

dilapidées pour une bouchée de pain, déplore Lapalme. Malchanceux, le premier ministre fédéral, lui, Saint-Laurent, appuyait Duplessis sur ce point (exploitation du minerai de fer de l'Ungava par des intérêts US).

«Lapalme fut outragé, rapporte Dale C. Thomson, dans *Jean Lesage et la révolution tranquille*. Il observa amèrement que, lorsqu'il se levait le matin et se baissait pour ramasser ses chaussettes, il se demandait si c'était Ottawa ou Québec qui allait lui botter le derrière.»¹⁰

Ottawa céda aussi, finalement, quant à l'impôt sur le revenu, au point que la rumeur parlait d'un «axe Duplessis-Saint-Laurent». Avec des amis semblables, Lapalme n'avait pas besoin d'ennemis. Il en avait pourtant, même autour de lui, dans le parti, à l'Assemblée même, où au moins deux de ses députés flirtaient avec ceux de Duplessis.

«Lapalme, se moquait le vieux chef bleu, c'est le meilleur chef de l'opposition que je puisse souhaiter, il le restera toute sa vie!» Et ses zouaves de l'applaudir, frénétiques. Lapalme prêcha dans le désert pendant cinq ans. Il réussit néanmoins à créer la FLQ (Fédération libérale du Québec) en novembre 1955, devenue le PLQ quand le FLQ commença à faire des siennes. «L'événement le plus heureux pour le Parti libéral provincial, sur le plan national, fut sans doute la défaite du Parti libéral fédérale, en 1957, puis en 1958, privant l'Union nationale de sa cible préférée. Jean Lesage, et non Lapalme profita de cette conjoncture», rappelle le professeur Lemieux.¹¹

UN CROISÉ COURAGEUX ET BUTÉ

Quant à la gestion de l'État québécois, et à celle du Parti libéral du Québec dans cet état, la formule de Lapalme fut originale elle marque même un tournant décisif. Fin de l'arbitraire et du discrétionnaire, sur les deux plans. Halte au patronage de l'Union Nationale. «Être libéral, c'est être socialement juste», lance Lapalme (dont le slogan sera repris avec succès par Trudeau en 1968). Duplessis l'accuse de socialisme, voire de communisme, de même que ses principaux alliés, Jean-Marie Nadeau, Jean-Louis Gagnon, Gérard Brady et quelques autres braves. «Quelle horreur dans le

Québec des années cinquante, alors que l'anticommunisme est un des piliers de la bonne fortune de l'Union nationale!», relate Jean-Guy Genest. Les nationalistes sont réticents, les intellectuels aussi boudent Lapalme, même la presse, à l'exception notable du *Devoir*, est plutôt silencieuse jusqu'en 1956. Et le plus important chef syndical semble à la merci de Duplessis et de son «bossisme» (pour reprendre un mot de Gérard Bergeron).

Dans son premier livre de souvenirs, intitulés *Les années d'impatience 1950-1960*, (Stanké, 1983), Gérard Pelletier (compagnon de Trudeau et de Marchand à Ottawa) mentionne à peine le nom de Lapalme, qui ferrailait en solitaire à Québec. Il fait même ressortir l'absence d'atomes crochus avec Lapalme, qualifié d'«avocat de province». Les futures trois colombes, comme bien d'autres adversaires, préféreraient une opposition extra-parlementaire pour faire contrepoids à Duplessis, au lieu de lui faire face directement à l'Assemblée législative.

Sur cette étrange attitude, Pelletier rappelle même les propos de Trudeau dans le numéro 29 de *Cité libre* en 1960 et sa conclusion percutante: «...quand en somme – et il n'y a pas plusieurs années de cela – le Parti libéral provincial n'était encore qu'un lourd corps sans âme et qu'Isocrate (ndlr: Gérard Bergeron dans *Le Devoir*) parlait de son «Congrès de la dernière chance», il y avait quand même dans la Province une opposition au duplessisme. Mais ce n'était pas au Parlement ni au sein du Parti libéral qu'elle explosait avec véhémence, courage et entêtement.» Et Pelletier fait l'éloge du mouvement ouvrier avec Jean Marchand à la CTCC-CSN; du CCF-NPD (alors appelé PSD au Québec) avec Thérèse Casgrain et Michel Chartrand; et de Trudeau lui-même, oscillant entre les deux jusqu'en 1965!

UN RÉFORMISTE PUGNACE

Solitaire, Lapalme, tel un croisé, fut un pionnier, un bâtisseur, un formateur, qui donna forme aux projets de réforme, de rénovation, de renaissance québécoise. Je pense d'ailleurs qu'il préférerait ces termes à celui, pompeux et grandiloquent, de Révolution tranquille. Quand le Parti libéral se

6. M.D. Behrens, «Le nationalisme québécois avant la Révolution tranquille», in *Ibid.*, p. 89-97.

7. G. Bouthillier, «Le nationalisme des années 50», in *Ibid.*, p. 99-101.

8. J.-M. Pôtier, «La conversion de Lapalme», in *Ibid.*, p. 103-107.

9. V. Lemieux, «La formule politique de G.-E. Lapalme», in *Ibid.*, p. 187-188.

10. D.C. Thompson, *Jean Lesage et la Révolution tranquille*, Saint-Laurent, Trécarré, 1984.

11. V. Lemieux, *op. cit.*, p. 189.



donna finalement une Fédération autonome du grand frère fédéral et lança un mensuel sous la gouverne des frères Jean-Louis et Guy Gagnon, au milieu des années 1950, c'est le beau nom de La Réforme qu'on lui attribua.

Lapalme avait de la suite dans les idées. «Les années que Lapalme a consacrées à la direction du PLQ n'ont pas été vaines, conclut Genest. Il a paru prêcher dans le désert tout au long de la décennie 50. Mais si, pendant la décennie suivante, ces idées ont été concrétisées, si des militants libéraux y ont cru et furent les artisans de la RT, c'est en partie parce que le message de Lapalme a fini par être entendu.»¹²

Il a semé, d'autres ont suivi et récolté. Par exemple, René Lévesque. «Si je me suis joint au PLQ en 1960, c'est à cause de M. Lapalme, a-t-il confié et écrit. Je considérais M. Lapalme comme un des hommes les plus édifiants que j'aie vus passer dans la politique...» Et, en 1962, c'est Lapalme qui convaincra Lesage de faire une campagne de type référendaire sur la nationalisation de l'électricité, telle que voulue par Lévesque. Devenu premier ministre, ce dernier rendra souvent hommage à Lapalme.

Du formidable quatuor des quatre L qui transforma le Québec et le fit passer du 19^e au 20^e siècle - Lesage, Lapalme, Lévesque, Gérin-Lajoie (que plusieurs appelaient souvent Lajoie, y compris Lapalme dans ses mémoires, et d'autres P.G.L.), seul ce dernier est encore vivant. Il y a 20 ans, il a participé au colloque de l'UQAM. Il a souligné que Lapalme a été le catalyseur d'aspirations diverses et contradictoires, mais toutes liées par le désir d'un changement profond. «Et le Parti libéral de Lapalme a été ce que j'appellerai le creuset où les diverses aspirations pouvaient le mieux possible se fondre et trouver une expression politique. P.G.-L. conclut que ce bâtisseur a cherché à dégager un consensus social et politique. «Bien sûr, ce n'est jamais un homme tout seul qui fait quoi que ce soit, mais il faut un homme au bon endroit, au bon moment pour que l'ensemble des forces vives d'un milieu, d'une société puissent travailler dans un même sens. C'est, je pense, le rôle qu'a joué Georges-Émile Lapalme.»¹³

Je laisse le mot de la fin à Gérard Bergeron, au colloque de mai 1987. «Le "terrain" politique qu'a parcouru Lapalme fut, tout le temps, passablement cahoteux. Aussi, le portrait qu'on s'efforce d'en dessiner aujourd'hui reste-t-il, en définitive, quelque peu sautillant.»¹⁴ Vingt ans plus tard, il est encore...cahotant!

GEL SOUFFLE SUR «LE VENT DE L'OUBLI»

«Mon temps...celui de Duplessis», confie Georges-Émile Lapalme dans *Le vent de l'oubli*, le deuxième de ses trois livres de mémoires; il porte sur la difficile décennie 1950, ses dix terribles années d'opposition à Duplessis et à l'UN. Fêru de la grande littérature française, cultivé, ami de Malraux, Lapalme avait le don de la formule qui accroche, jusque dans ses titres et les exergues qui émaillent ses propos. Et la douce référence du titre au chef-d'œuvre de Marcel Proust.

À preuve, les trois titres de ses volumes, publiés par Leméac, qui font au total plus de 900 pages denses: *Le bruit des choses réveillées* (1969, avec un exergue initial de Verlaine: «Le bruit des choses réveillées / Se marie aux brouillards légers / Que les herbes et les feuillées / Ont subitement dégagées.»); *Le vent de l'oubli* (1970, avec une citation de Maurice Barrès: «La vie est une brutale. Nul n'est contraint de se donner à la politique active, mais celui qui s'en mêle ne crée pas les circonstances; on n'atteint un but qu'en subissant les conditions du terrain à parcourir.»); *Le paradis du pouvoir* (1973, avec un exergue initial de Lamartine: «Il faut du temps pour être compris à distance. L'homme politique est comme celui qui parle de loin à un autre homme: il y a des minutes qu'on lui a parlé avant que l'autre ait entendu; il faut du temps au son et plus encore à la Pensée.») Entreprise rare, remarquable, émouvante, que celle de ces mémoires politiques, sans fard, réalistes, teintés d'humour d'ironie, et même d'amertume mal contenue. Il y avait de quoi, d'ailleurs, comme le démontre éloquentement *Le vent de l'oubli*, et pas seulement envers Duplessis, tout au long de la décennie qui nous préoccupe ici.

Pour en rendre compte, si faiblement que ce soit, pigeons ici et là dans ce tome 2 d'une odyssée épique et périlleuse. Lapalme raconte son humiliante décennie 1950, ingrate et frustrante. «J'ai eu plus que ma part d'événements à peu près défavorables et ce n'est certainement pas se nourrir de masochisme que de le reconnaître. C'est environ ce temps cependant que s'est forgé l'outil de ce que l'on a appelé la révolution tranquille. Ce ne fut pas une époque d'ennuyeuse quiétude entre deux défaites...

«Ce qui dérangeait certains libéraux huppés et bien nantis, c'était le slogan que j'avais retrouvé étalé en lettres énormes sur les bannières et les panneaux publicitaires qui s'offraient à ma vue à mon retour à Joliette: JUSTICE SOCIALE. Leur crainte, qui devait se changer en opposition, me faisait sourire...» «...en nous enfermant dans nos retranchements, Maurice Duplessis nous a imposé des sorties. Sorties infructueuses tant qu'il fut là, c'est vrai, mais sorties de plus en plus pénétrantes dans le périmètre de la ligne politique. Nous parvenions à donner la main à d'autres par-dessus cette ligne. «La justice sociale n'est pas du rapiéçage, c'est une entité. L'Union nationale se gargarisant avec "le rôle supplétif de l'État", je m'éloignais tellement que cela faisait de moi un porte-étendard du socialisme. Or, disait partout Maurice Duplessis, "le socialisme conduit au communisme". Ainsi s'enrobaient déjà dans un mot les attaques personnelles futures. «La revue *Cité libre*... nichait... dans quelque abbaye pour hommes seuls s'approuvant les uns les autres et faisant de l'opposition cérébrale... et le jour où je manifestai le désir de rencontrer Pierre Elliott Trudeau, j'entendis cette réflexion assez peu reposante: «Ce millionnaire ne comprendra jamais rien à nos bobos de tous les jours.»»

«La justice sociale n'est pas
du rapiéçage, c'est une entité.»

HUIT ANNÉES PERDUES

En 1952, le PLQ passe de 8 à 22 députés, et Lapalme est défait par Barrette dans Joliette. Il s'exclame: «La province se donne encore quatre années de vie perdue.» «Ils ont volé votre élection.» On m'a dit cela. De Québec, de Montréal, de partout, le même cri nous assaillait: «Aux voleurs!» Aussi défait par Duplessis dans Trois-Rivières, J.-A. Mongrain fulminait contre les libéraux fédéraux: «Un ami qui nous zigouille dans le dos, cela n'a rien de plaisant. S'il y a encore des députés fédéraux qui nous mettent des bois dans les roues lors des prochaines élections provinciales, nous tondrons les cheveux de ces "collaborateurs".

Pour G.-E. Lapalme, «quand on n'a pas eu Maurice Duplessis en face de soi, on n'a

12. J.-G. Genest, «Lapalme, chef du Parti libéral», in *Ibid.*, p. 197.

13. P.-G. Lajoie, «Commentaire», in *Ibid.*, p. 255.

14. G. Bergeron, «Lapalme: un bilan», in *Ibid.*, p. 281.

pas le droit de parler de ceux qui l'ont vainement assailli: telle était notre réponse aux censeurs de notre attitude. S'ils avaient été à notre place, ils auraient tous passé sous le couperet; les plus tonitruants et les plus suffisants qui se gargarisaient de mots et se permettaient de pontifier bien au chaud et loin de la fusillade, ne se seraient probablement jamais levés une seconde fois en Chambre après une algarade de Duplessis. La force numérique seule aurait suffi à les faire taire [...] «Excepté nous, et J.-A. Mongrain (au Comité des bills publics, à titre de maire), tous ceux qui se trouvaient devant Maurice Duplessis en chair et en os ont passé leur chemin sans mot dire après un arrêt rempli de soumission. Pas un n'a eu, à cause de son propre héroïsme, de leçon à nous donner. Mais ils sont nombreux ceux qui se sont permis de le faire.»

LAS ET MALADE

Le 20 juin 1956, Lapalme perd encore et seulement 19 libéraux sont élus à Québec. L'alliance contre nature avec les Béréts

Blancs de Even-Côté n'a rien donné. Même Réal Caouette est battu en Abitibi-est. Comme en 1952, Lapalme en a assez, il veut partir. Il est malade. Les abbés Dion et O'Neill publient leur célèbre manifeste sur la corruption électorale et demandent: «Qui mesurera les suites d'un état social où une telle immoralité est communément admise?» Pour Lapalme, «La dénonciation des abbés Dion et O'Neill, telle une bombe, déranga la paix de la défaite. Comme un catalyseur, elle réunit en faisceau les protestations officielles contre l'immoralité qui venait de souiller la dernière élection.» Mais Lapalme reste le bouc-émissaire des malheurs libéraux. On fait mine de le retenir, on le pousse vers la sortie. Même des anti-duplessistes notoires, tels le Père Georges-Henri Lévesque et Maurice Lamontagne le supplient de céder son poste à Jean Lesage, après la dégelée des libéraux fédéraux aux mains de Diefenbaker, en 1958.

«Jean Lesage n'avait plus d'avenir immédiat que dans notre royaume dont il avait refusé la couronne tant et aussi longtemps

qu'il s'était illusionné sur le fédéral.» Lesage défait facilement P.G.-L. et René Hamel et est élu chef du PLQ le 31 mai 1958. Dans ses souvenirs, Lapalme rappelle: «J'eus l'impression, sur l'estrade et en bas de celle-ci, d'être le vrai vainqueur. Entouré, félicité, bousculé, chéri par les amis de Lesage, j'entendais en outre les regrets s'exprimer en une hallucinante plainte me reprochant doucement mon départ. Des yeux remplis de larmes parlaient pour des bouches qui se taisaient. ému et heureux, il me semblait assister enfin à l'éclatement de la paralysie qui avait tenu immobile tous ces êtres quand j'en avais tant besoin.» Lesage refusa une élection partielle – le piège à ours tendu par Duplessis – et battit campagne pendant deux ans. Lapalme resta chef de l'opposition au Parlement jusqu'à l'élection de «l'équipe du tonnerre» en juin 1960 et devint le bras droit du nouveau premier ministre.

Gilles Lesage
journaliste

Petite chronologie de Georges-Émile Lapalme

- **1907** – Naissance à Montréal le 14 janvier.
- Études à Joliette et à Montréal.
- **1929** – Admis au Barreau en 1929. Avocat à Joliette.
- **1945** – Député libéral fédéral de Joliette-L'Assomption-Montcalm,
- **1947** – Fondation de l'hebdomadaire «Joliette-Journal», dont il assume la direction politique et littéraire.
- **1949** – Réélection.
- **1950** – Démission en juin.; élection comme chef du PLQ, en remplacement du chef intérimaire George Marler, successeur d'Adélard Godbout, en 1948.
- **1952** – Aux élections générales, les libéraux récoltent 46% du vote populaire, mais ne font élire que 22 députés sur 92 sièges. Lapalme défait dans Joliette.
- **1953** – Élection comme député d'Outremont dans une élection partielle, à la suite du décès subit du docteur Henri Groulx, le soir même du scrutin de 1952.
- Chef de l'opposition de 1953 à 1960, Lapalme fait face à Duplessis jusqu'en 1959, puis à Paul Sauvé (automne 1959) et à Antonio Barrette (hiver-printemps 1960.)
- **1956** – Les libéraux maintiennent leur vote populaire mais ne font élire que 19 députés. Lapalme remet une lettre de démission à la FLQ, qui lui demande de rester.
- **1957** – Les jeunes libéraux votent en faveur d'un congrès à la direction de la Fédération libérale.
- **1958** – Remplacé par Lesage, Lapalme rédige en solo «Pour une politique», qui devient le programme électoral du PLQ et de la Révolution tranquille en 1960.
- **1960** – Lapalme est nommé vice-premier ministre et, à son corps défendant, ministre de la Justice et procureur général.
- **1961** – Le premier ministre des Affaires culturelles du Québec.
- **1963** – Il quitte la Justice.
- **septembre 1964** – Insatisfait des maigres crédits accordés au MAC – le gouvernement investissant plus dans les routes et autres infrastructures – Lapalme quitte le gouvernement avec fracas. Pierre Laporte lui succède aux Affaires culturelles.
- **1966** – Lapalme ne se représente pas. De 1966 à 1972, il rédige ses mémoires en trois tomes.
- **1968** – Président de la Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne.
- **1972** – Nomination comme président de la Commission des biens culturels du Québec, poste qu'il occupe jusqu'en 1978.
- **1978** – Nomination, par le gouvernement de René Lévesque, comme président d'une commission d'enquête sur «la disparition de certains biens culturels» à la Place Royale de Québec.
- **1985** – Mort de Georges-Émile Lapalme à Montréal le 5 février.

Pour une revue des années 50, au Québec-Canada et ailleurs dans le monde, voir le tableau en dernière page du présent bulletin.





Le monde tel qu'il est

«Le monde tel qu'il est», voilà le titre d'une chronique publiée par René Lévesque en 1975, l'année même de l'adoption de la Charte des droits du Québec. Dans cette chronique, Lévesque fustigeait les gauchistes de cette période par rapport à toutes leurs illusions concernant le genre de société parfaite qu'ils cherchaient à instaurer au Québec et dans le monde entier. À l'époque, je me souviens d'avoir beaucoup détesté cette chronique, mais je dois admettre aujourd'hui que c'est le chroniqueur qui avait raison. Non seulement par rapport aux rêves des gauchistes, mais aussi par rapport aux rêves des juristes qui avaient pondus les clauses de la Charte québécoise.

J'ai eu cette réaction dernièrement quand j'ai lu la brochure distribuée par le gouvernement du Québec dans nos casiers à l'automne 2006. Dans cette brochure, le gouvernement se félicitait d'avoir enfin rejoint l'esprit et la lettre de la Charte des droits, en mettant en place une véritable politique d'égalité des salaires entre les hommes et les femmes du secteur public. Ainsi, trente ans après «la mise en vigueur» de la Charte, un de ses principes a enfin été mis en application, au moins pour une partie de la population féminine. En d'autres mots, de 1975 à 2006, le même gouvernement qui avait adopté la Charte n'avait pas senti le besoin immédiat de remplir ses propres engagements solennels. Aujourd'hui encore, la plupart des femmes du secteur privé doivent toujours attendre la reconnaissance de leurs droits équivalents.

Ensuite, pendant cette même session, nous avons aussi reçu dans nos casiers un autre document, celui-ci provenant du mouvement syndical, dénonçant le fait que ce même gouvernement a violé quelques autres clauses de la même Charte, dans sa loi spéciale mettant fin aux grèves récentes du même secteur public. Pendant plusieurs mois, même la Fédération des médecins spécialistes a aussi dénoncé le gouvernement pour avoir violé les mêmes clauses, concernant la liberté de la parole et la présomption d'innocence, dans une autre loi spéciale les concernant.

Finalement, toujours pendant la session dernière, nous avons aussi reçu dans nos casiers, cette fois-ci de la part de l'administration du collège, une nouvelle version de la PIÉA (Politique institutionnelle de l'évaluation des apprentissages). Dans ce document, il y avait une nouvelle clause demandant aux professeurs d'appliquer le principe de l'accommodement raisonnable, concernant les jours d'examen qui tombent par hasard le même jour qu'une fête religieuse.

Quand certains professeurs voulaient contester l'inclusion de cette clause dans la PIÉA, la réponse officielle a été que cet

accommodement est protégé par la Charte des droits, canadienne aussi bien que québécoise. Selon les porte-parole du collège, on ne peut pas contester ce genre de principes, puisque les chartes des droits ne sont pas des lois comme les autres, mais plutôt des déclarations solennelles et sacrées, que personne ne peut rejeter cavalièrement. Curieusement, toutefois, notre collège n'avait pas de PIÉA entre 1975 et 1994, et la première version de ce document ne disait rien par rapport à l'accommodement raisonnable. Que peut-on donc conclure par rapport à l'application des clauses de la Charte concernant la religion, au moins dans les Cégeps, entre 1975 et 2006?

Plus généralement encore, que pouvons-nous retenir par rapport à tous ces événements récents concernant nos chartes des droits? Il me semble que la leçon d'histoire est la même que celle que nous pouvons aussi retenir par rapport à tous les autres documents solennels et sacrés que l'humanité avait déjà adopté autrefois. Pensons aux documents sacrés tels la Bible, le Coran, ou même l'édit de Nantes, la Constitution des États-Unis, la Charte universelle des Nations-Unies, ou la Déclaration d'Helsinki (aussi adoptée en 1975). L'histoire a toujours démontré que, quelques soient les civilisations, lorsqu'un groupe humain quelconque a pondus un de ces textes théoriquement sacrés (relevant d'une religion ou d'une idéologie séculière), on a été à même de constater que les partisans les plus farouches de ces systèmes de croyance ont par la suite violé chacun des principes, de chacun de ces documents sacrés, selon les pressions du moment, et dans un contexte historique toujours très particulier.

En d'autres mots, dans le monde tel qu'il est, plutôt que dans le monde tel qu'on aimerait qu'il soit, ce n'est pas la proclamation sacrée d'un principe ou d'une série de principes qui constitue la trame de fond de l'histoire. À chaque fois, la conjoncture politique du moment, ou le rapport des forces sociales, est toujours beaucoup plus fort que les grands principes, énoncés précédemment en si grande pompe, signés par tous les grands chefs de l'humanité et prétendument scellés «pour l'éternité». En fait, par rapport aux chartes des droits, aussi bien que par rapport à n'importe quel autre genre de document sacré, les gens qui se trouvent dans l'erreur sont ceux qui suivent les principes, pas ceux qui suivent les exigences de la conjoncture, ou du rapport des forces.

Si le monde était construit autrement, selon des principes établis une fois pour toutes, cela voudrait dire qu'un document écrit il y a plusieurs décennies, ou même il y a plusieurs siècles, aurait préséance sur les exigences du moment. En réfléchissant un peu, on peut arriver à la conclusion que ce qui à première vue semble tellement dégoûtant et superficiel, devient curieusement une situation somme toute préférable à la longue. C'est cela enfin qui nous libère du contrôle de tous les fondamentalismes et de tous les intégrismes, rattachés aussi bien aux religions qu'aux idéologies séculières.

Ainsi, dans le monde tel qu'il est, les gens se trouvant dans l'erreur sont ceux qui pensent encore, bien naïvement, que de tels documents solennels ont plus de force que le principe du réel. En réalité, au-delà de la conjoncture politique et du rapport des forces, tout n'est que chimère et illusion. Nous pouvons pester autant que nous voulons contre cet état de choses, il va toujours y exister quand même.

Kevin Henley

Collège de Maisonneuve

**N'oubliez pas de mettre à votre agenda
le congrès 2007 de l'APHCQ à Montmagny!**



Détails en page 9

Bobby

Entre la tranche de vie et le récit moralisateur



D'entrée de jeu, il faut préciser une chose : *Bobby* d'Emilio Estevez n'est pas, ou trop peu, une biographie de Robert Kennedy ni même un film sur la politique américaine ou les primaires démocrates de 1968. L'ancien Secrétaire à la justice apparaît bien dans quelques extraits vidéo et même si on a droit à des citations judicieusement sélectionnées, le réalisateur a plutôt opté pour une chronique de cette époque, plus particulièrement sur le destin d'une vingtaine de personnes présentes à l'Ambassador Hotel au moment de l'assassinat du jeune frère de JFK le 4 juin 1968.

Une fois digérée la déception initiale (j'étais « vierge » d'informations et de critiques au sujet du film) de ne pas en apprendre plus sur Robert Kennedy, je dois reconnaître de belles qualités au film d'Estevez. Les amateurs de cinéma américain y retrouvent une impressionnante brochette d'acteurs connus, quelques « grosses pointures », qui se mettent au service du projet. Les performances sont cependant inégales et le bonheur qu'on en tire tout autant. Reconnaissons que le réalisateur ratisse large en guidant 22 histoires différentes, une tangente qui contribue certainement à expliquer le traitement superficiel de plusieurs passages. D'un autre côté, il est difficile pour le cinéophile de ne pas y trouver son compte à un moment ou à un autre.

Certaines scènes du film sont amusantes, d'autres intéressantes pour nourrir les potins du carnet mondain du tout Hollywood (la confrontation Sharon Stone-Demi Moore est à ce chapitre un morceau d'anthologie), alors que certaines ont une réelle portée historique. Outre les extraits qui nous font voir Kennedy et la représentation de l'Ambassador Hotel, j'ai particulièrement apprécié les échanges entre le chef des cuisines, un noir, et les travailleurs d'origine latino-américaine. Les différentes réactions et propos me semblent justes et pertinents. Ils décrivent assez bien les conditions de vie et de travail des groupes concernés.

Malgré le plaisir évoqué plus haut, j'ai cependant ressenti un malaise à la fin du film, un malaise qui me « hante » toujours quelques semaines après le visionnement. Bien qu'Estevez ne le reconnaisse pas, le film a un ton moralisateur et il est difficile de ne pas y déceler une charge contre l'actuelle administration américaine. De plus, la « morale » d'Estevez revêt un caractère résolument passéiste : les derniers véritables, les seuls aptes à replacer l'Amérique dans le droit chemin, sont les Kennedy, les démocrates. Il n'est pas étonnant que cette charge émane d'Hollywood, un milieu généralement reconnu pour son adhésion aux idées dites de gauche, un milieu qui appuie souvent, mais pas exclusivement, les candidats d'obé-

dience démocrate. Sans s'impliquer idéologiquement dans le débat, il nous est tout de même permis de nous interroger sur les motivations et les choix du réalisateur. Les trente dernières années n'auraient pas fait éclore de projets porteurs ou d'idées permettant de regrouper les Américains? Aucun autre leader n'aurait le charisme et la finesse intellectuelle d'un membre de la famille Kennedy? Pas selon Estevez qui admettait à la sortie du film que le monde « post 11 septembre 2001 » l'inquiétait et que, plus que jamais, ses concitoyens avaient besoin de la voix de Robert Kennedy. Si j'admets volontiers un intérêt pour l'histoire des Kennedy et des valeurs qui me rapprochent davantage du projet des Démocrates que de celui des Républicains, la stratégie et le procédé d'Emilio Estevez me laissent perplexe. Les Américains ont-ils besoin de cette charge dans cette période troublée par une intervention en Irak qui n'est pas sans évoquer le borbier vietnamien? Peut-être que, comme moi, ils auraient apprécié un peu plus de contenu, de subtilité et de nuance.

Luc Laliberté

Collège François-Xavier-Garneau

Nous remercions Atlantis Viva Film pour avoir donné gracieusement des billets à l'APHQC pour le visionnement de ce film.

CORÉE

(suite de la page 15)

sa tombe. Kim Il-sŏng va jusqu'à puiser dans les légendes coréennes et à s'approprier non pas les éléments réformateurs du confucianisme mais ses éléments les plus autoritaires pour façonner une idéologie d'autosuffisance, le chuch'e, qui n'a plus rien à voir avec les principes socialistes, même dans leur version marxiste-léniniste. Il est facile de comprendre cela quand on se rend compte que, en Corée du Nord, il est interdit de lire les œuvres de Marx, de Lénine et de tout autre penseur marxiste-léniniste.

Cette idéologie renforce le culte de Kim Il-sŏng et de sa famille en mettant l'accent sur le respect de la hiérarchie et de l'autorité et sur le fait que tout le monde en Corée du Nord fait partie de cette grande famille dirigée par Kim Il-sŏng et les siens dans un système qui est finalement plus « corporatiste » que « socialiste ». C'est ainsi que même le symbole international de la faucille et du marteau a été changé, en Corée du Nord, pour y inclure le pinceau, symbole de la calligraphie, donc des intellectuels et des lettrés traditionnels!

Cela aide à comprendre comment la Corée du Nord a réussi à ne jamais pourchasser ses intellectuels comme une classe d'exploiteurs puisqu'elle a su les coopter dans un système qui pousse à l'extrême l'idée de l'impérialisme. En effet, en Corée du Nord, il n'y a pas de lutte de classes mais uniquement une lutte de tous les Coréens contre les impérialistes étrangers. Mais cela fait aussi qu'il y a beaucoup plus de membres du parti en Corée du Nord que dans tous les autres régimes dirigés par un Parti communiste, permettant au Parti du travail de Corée un bien meilleur contrôle du pays. À la fin des années 1940, le pourcentage des membres du parti sur la population totale est de 17% en Corée du Nord alors qu'il n'est que de 0.8% en Chine et de 3% en URSS. Et à la fin des années 1970, ce pourcentage est de plus de 12% en Corée du Nord contre 5% en Chine et 6% en URSS.

Bernard Olivier

Collège Jean-de-Brébeuf



Monsieur Battignole

Un film attachant sur la collaboration et la résistance

Un petit film sans prétention ce *Monsieur Battignole*, réalisé en 2002 par l'acteur et producteur Gérard Jugnot. Un film qui, pourtant, s'avère d'un intérêt indéniable pour la compréhension des phénomènes de la collaboration et de la résistance observés sous le Régime de Vichy. Résumons le brièvement. Ici le collaborateur, c'est un auteur de pièces de théâtre sans grand talent qui vit chez son futur beau-père, Monsieur Battignole, charcutier-boucher de son état, et qui espère obtenir des faveurs des Allemands par la délation de Juifs. Or, il y a une famille juive qui demeure dans un grand et bel appartement situé au-dessus du commerce de Monsieur Battignole. Dénoncée par le collaborateur alors qu'elle tentait de fuir, la famille est arrêtée et sans doute déportée à Drancy puis en Pologne. Seul, un petit garçon parvient à s'échapper et revient quelque temps plus tard à l'appartement de ses parents. Ce petit garçon et deux cousines sont cachés par Monsieur Battignole d'abord hésitant puis compatissant. Surpris par le gendre qui menace de le dénoncer, M. Battignole tue ce dernier et parvient à s'échapper avec les enfants.

Nous voyons dans cette histoire qui se situe soixante ans plus tôt, en 1942, les

motifs les plus mesquins animer des gens prêts à tout pour arriver à leurs fins : être bien vus des Allemands dans le but de faire progresser une carrière, obtenir des denrées rationnées ou encore un bel appartement, etc. Mais le film montre surtout non pas des actes de résistance héroïques, comme ceux du groupe Jean Moulin évoqués, eux, dans le film *Lucie Aubrac* de C. Berri notamment, mais plutôt le courage de gens simples, ordinaires, tel ce M. Battignole, amenés, par un concours de circonstances, presque malgré eux, à cacher des Juifs et à essayer de sauver ceux que les collaborateurs considéraient comme de la « racaille ». L'expression « l'occasion fait le larron » prend ici tout son sens, un sens généreux en cette circonstance. Le film montre aussi des Français obligés de travailler dans l'administration de l'Occupant profiter des petites occasions qui se présentaient pour venir en aide à des compatriotes qu'embêtaient des fonctionnaires français plus zélés que les Allemands eux-mêmes.

Le film est bien réalisé, bien joué et très accessible. Certes il n'atteint pas la profondeur et l'intensité du film *Le pianiste* de Roman Polansky, lui aussi réalisé en 2002, ou encore de celui de Louis Malle, *Au revoir les enfants* (1982). On peut même lui reprocher un certain simplisme. Et aussi d'aborder encore une fois le thème de l'holocauste repris bien souvent depuis *La liste de Schindler* de Steven Spielberg (1993), avec notamment les films *La vie est belle* de Roberto Benigni (1998) et *Amen* de Costa Gavras (2002). *Monsieur Battignole* n'en demeure pas moins un film attachant qui, en raison des thèmes abordés et aussi de ses failles, se prête particulièrement bien à une analyse critique de films de fiction historique, un travail d'équipe que je propose régulièrement aux étudiants et étudiantes qui suivent mon cours d'Histoire du temps présent.

Andrée Dufour

Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu

www.careles.net/opiglobal.com



QUÉBEC-CANADA	AILLEURS DANS LE MONDE
<ul style="list-style-type: none"> 1950: De grands feux ravagent Rimouski et Cabano. 1950: Publication du premier tome de <i>Histoire du Canada</i> français de Lionel Groulx. 1950: Gérard Pelletier et Pierre Élliott Trudeau fondent la revue «Cité Libre» qui se veut une revue très critique du vieux nationalisme traditionaliste. 1950: Début des travaux de la Transcanadienne 1951: La première loi sur la protection de la jeunesse est votée au Québec. 1952: Maurice Duplessis et l'Union nationale sont reportés au pouvoir avec 68 députés sur une possibilité de 92. 1952: Naissance du ministère des transports. 1953: Maurice Duplessis refuse les subsides en provenance du gouvernement fédéral concernant les maisons d'enseignement supérieur. 1954: Fondation de l'Université de Sherbrooke. 1954: Fondation de l'Institut de cardiologie de Montréal. 1954: Le gouvernement provincial de l'Union National établit un impôt sur le revenu des particuliers. 1955: La Gaspésie et la région de Chibougamau sont alimentées en électricité par Hydro-Québec. 1956: Radio-Canada diffuse l'émission «Point de Mire» animée par René Lévesque. 1956: Maurice Duplessis et l'Union nationale sont reportés au pouvoir avec 73 députés sur une possibilité de 92 1956: Le gouvernement fédéral met en place la loi sur l'assurance chômage. 1956: Lester B. Pearson reçoit le Prix Nobel de la paix pour sa contribution à la mise sur pied des «Casques bleus». 1957: Fondation de la FTQ. 1957: Élection du conservateur John G. Diefenbaker comme Premier ministre du Canada. 1959: Le 7 septembre 1959 Maurice Duplessis décède à Schefferville après plus de 10 ans au pouvoir au Québec. C'est Paul Sauvé qui lui succède. Ce dernier meurt à son tour le 2 janvier 1960. 1959: Inauguration des travaux de la Manic. 1959: Inauguration de la voie maritime du St-Laurent 	<ul style="list-style-type: none"> 1950-1953: La Guerre de Corée oppose la Corée du Nord, appuyée par la Chine communiste et l'U.R.S.S à la Corée du sud soutenue par l'O.N.U et les États-Unis. 1952: Héros de la Seconde Guerre Mondiale, Dwight D. Eisenhower devient Président des États-Unis. 1952: Nasser participe au coup d'État des «Officiers libres» et proclame la république d'Égypte en déposant le roi Farouk. 1953: Après plus de 25 ans au pouvoir en U.R.S.S, Staline s'éteint à 77 ans. 1953: Muhammad Riza de la dynastie des Pahlavi (le chah d'Iran) renverse le pouvoir de Muhammad Mossadegh. 1953: Signature de Panmunjon. Un armistice est signé en Corée après trois années de guerre. 1950-1954: C'est le début de «la chasse aux sorcières» sous l'égide du sénateur Joseph McCarthy. 1953: Au États-Unis, le couple Rosenberg est accusé d'espionnage. Ils seront exécutés. 1953: Edmund Hillary, aidé de son sherpa népalais, atteint le sommet du Mont Everest. 1946-1954: Guerre d'Indochine. La France renonce à cette colonie à la suite de sa défaite de Diên Biên Phu. 1954: Partition du Viêt Nam au 17^e parallèle. Les Accords de Genève prévoient la séparation du Viêt Nam le temps d'organiser des élections libres. 1954-1962 Guerre d'Algérie: À peine sortie d'Indochine, la France doit faire face à l'insurrection du FNL (Front national de libération). Les accords d'Évian de 1962 mené par le Générale de Gaulle vont favoriser l'indépendance de l'Algérie. 1955: Conférence de Bandung: Menée principalement par Néhru (Inde), mais également par Nasser (Égypte), Tito (Yougoslavie), Chou-en-Lai (Taiwan) et Sukarno (Indonésie), la Conférence de Bandung (18 au 24 mars 1955) offre une troisième voie aux pays d'Afrique et d'Asie qui refusent les voies occidentales autour des États-Unis ou du bloc de l'Est autour de l'U.R.S.S. C'est la naissance du concept de «Tiers-Monde». 1955-1956: Aux États-Unis, les habitants noirs de Montgomery en Alabama boycottent le service de transport en commun en soutien à Rosa Parks qui avait refusé de céder son siège à un blanc. 1955: Mise en marché des blocs LEGO. 1956: C'est en février 1956 que Nikita Khrouchtchev confirme son rôle de leader de l'U.R.S.S au XX^e congrès du PCUS après 3 ans de lutte interne afin d'assurer la succession à Staline. Khrouchtchev y entreprendra alors la déstalinisation du pays. 1956: Crise de Suez. Les forces franco-britanniques sont freinées par les États-Unis et l'URSS dans leur élan de reprendre la zone du Canal de Suez, nationalisé plus tôt par Nasser. 1956: Insurrection de Budapest: Dans un mouvement de nationalisme, la Hongrie réclame le départ des Soviétiques et se retire du Pacte de Varsovie. L'URSS réplique par l'envoi de troupes qui noient la révolte brutalement. 1956: Indépendance du Maroc et de la Tunisie 1957: Traité de Rome. La France, la Belgique, le Luxembourg, les Pays-Bas, l'Italie et la RFA ratifient ce traité fondateur de la CEE (Communauté économique européenne). 1958: V^e République française. 1959: Rébellion tibétaine: C'est à Lhassa que la rébellion tibétaine débute. Les Chinois ont tôt fait d'écraser la révolte. 1959: Victoire des guérilleros de Castro à Cuba contre les troupes gouvernementales de Fulgencio Batista. 1959: Hawaï devient le 50^e et dernier états des États-Unis. 1959: Naissance de la célèbre Barbie
<ul style="list-style-type: none"> 1951: Fondation du Théâtre du Nouveau Monde 1952: Naissance de la Société Radio-Canada. 1952: L'Union des artistes prend définitivement son nom. (UDA) 1953: Publication du livre <i>Zone</i> de Marcel Dubé. 1953: Mise en scène de <i>Ti-Coq</i> par Gratien Gélinas 1958: Publication d'<i>Agoguk</i> de Yves Thériault. 1958: Mise en scène d'<i>Un simple soldat</i> de Marcel Dubé. 1959: Publication de <i>Bousille et les justes</i> de Gratien Gélinas. 	<ul style="list-style-type: none"> 1952: Publication de: <i>Le vieil homme et la mer</i> d'Ernest Hemingway. 1954: Willem de Kooning peint Marilyn Monroe dans sa série de femmes fatales. Il est un des maître de l'expressionnisme abstrait. 1954: C'est avec son premier succès <i>That's All Right</i> qu'Elvis Presley, se fait connaître et fait danser la jeunesse américaine. Presley est considéré comme étant le fondateur du rock and roll. Il récidive en 1956 avec <i>Heartbreak Hotel</i>. 1954: Tolkien publie <i>Le Seigneur des Anneaux</i>. 1955: Ouverture du premier parc thématique Disney. Disneyland ouvre ses portes en Californie. 1957: Jack Kerouac publie <i>On the road</i>. On le considère comme étant le premier «beatnick.» 1958: Publication du <i>Docteur Jivago</i> de Boris Pasternak. 1959: <i>Le Tambour</i> de Gunther Grass
<ul style="list-style-type: none"> 1955: Organisation de la première traversée internationale du Lac St-Jean. C'est le Québécois Jacques Amyot qui remporte cette première édition. 1955: L'Émeute du 17 mars marque l'histoire du Québec. Les partisans des Canadiens saccagent le forum et les boutiques avoisinantes après que Maurice Richard eut été suspendu par le président de la Ligue Nationale de Hockey. 1956-1960: Les Canadiens de Montréal remportent cinq coupes Stanley consécutives, record qui tient toujours aujourd'hui. 1957: Maurice Richard devient le premier joueur à marquer 500 buts dans la LNH. 1959: Jacques Plante devient le premier gardien de but à porter un masque de manière régulière dans la LNH. 	<ul style="list-style-type: none"> 1952: Jeux Olympiques d'été d'Helsinki. Premiers jeux olympiques à être présentés à la télévision. En pleine Guerre froide, le comité organisateur prévoit deux villages olympiques. Un pour les occidentaux et un autre pour les pays du bloc de l'est. 1952: Jeux olympiques d'hiver d'Oslo en Norvège. 1955: C'est Melbourne en Australie qui organise les jeux olympique d'été et de Cortina en Italie qui reçoit les jeux d'hiver. Les Yankees de New York sont champions de la Séries Mondiales de Baseball à 6 reprises dans les années 1950. (1950, 1951, 1952, 1953, 1956 et 1958)
<ul style="list-style-type: none"> 1952: La télévision commence à entrer dans les foyers canadiens. 	<ul style="list-style-type: none"> 1953: La structure de la molécule de l'ADN est découverte. 1954: Un vaccin contre la poliomyélite est découvert par Jonas E. Salk 1957: Envoi du premier satellite artificiel le 4 octobre 1957. Les Soviétiques dament le pion aux Américains avec l'envoi du «Spoutnik 1» 1957: La petite chienne Laïka devient le premier être vivant à visiter l'espace avec l'envoi de «Spoutnik 2» le 3 novembre 1957. 1958 Création de la NASA (National Aeronautics and Space Administration) aux États-Unis afin de pouvoir concurrencer l'U.R.S.S sur le plan de la conquête de l'espace. 1958: Invention du Laser. 1958: Invention de la stéréophonie. 1958: Invention du stimulateur cardiaque. 1959: Découverte des causes de la trisomie 21 par le médecin français Jérôme Lejeune. 1959: Le 14 septembre 1959, l'U.R.S.S envoie la sonde Luna 2 qui devient le premier objet artificiel à atteindre la lune et s'y écraser. 1959: Spoutnik 3 prend les premières photos de la lune.

Congrès 2007 de l'APHCQ

30 MAI au 1^{er} JUIN

Centre d'études collégiales
de Montmagny



L'eau: de l'Odyssée à l'or bleu

POUR INFORMATION

Jean-Louis Vallée

jlvallée@cec.montmagny.qc.ca

APHCQ

Association des professeurs et des professeurs d'école
des collèges du Québec